

EDITORIAL

BOREALES 77 ! A un an, notre revue fait peau neuve. Son format change, une fois de plus. On pourrait le déplorer si cela ne s'accompagnait d'une amélioration certaine de la présentation. Les premiers numéros étaient tirés en offset selon des procédés artisanaux, aux prix d'une typographie lourde et peu aérée. Nous avons voulu, en passant à l'imprimerie, alléger la forme et rendre la lecture plus agréable. Dans l'avenir nous envisageons de l'illustrer. Mais cela coûte cher et il nous a fallu augmenter le tarif des abonnements qui de 75 francs passe à 85 francs pour la France et à 100 francs pour l'étranger.

Ces préoccupations techniques ne nous font pas perdre de vue notre objectif primordial qui est de proposer un maximum d'informations sur les pays nordiques, dans les domaines les plus divers. C'est pourquoi nous faisons appel à des spécialistes appartenant à des disciplines variées.

Ainsi, le numéro 4 s'ouvre sur une étude sociopolitique : la chute d'Olof Palme et ceci à la demande de nombreux lecteurs. On se souvient de la place privilégiée accordée à cet événement par la presse française. Or, c'est précisément la presse française — dont un universitaire suédois analyse les réactions — qui va faire l'objet d'une démarche originale au terme de laquelle on risque d'en apprendre beaucoup, et sur la Suède et sur la France.

La série d'études littéraires, inaugurée dans le numéro 2, se poursuit par un essai sur un écrivain scandinave encore trop mal connu du public français : Edith Södergran. Le second article fait le point sur les traductions d'œuvres finlandaises au cours

de ces dernières années. Autre problème d'importance : le roman prolétarien suédois, il est abordé ici avec toute la rigueur et la compétence requises.

La linguistique nous offre deux articles, très différents,

L'un, relate sur le mode personnel l'expérience d'une linguiste qui suivit le cours de finnois pour étranger, à Savonlinna. Les problèmes essentiels posés par l'apprentissage d'une langue y sont appréhendés dans un style aisé et clair.

L'autre, plus technique, nous fait part des toutes dernières recherches dans le domaine de la phonétique finnoise.

L'ethnozoologie est représentée, grâce au concours d'un éthologue qui nous livre le fruit de ses observations sur la faune du Danemark, en ce qui concerne les poissons et les oiseaux ; mais dans les numéros suivants, les batraciens et les reptiles, les mammifères seront également traités.

Enfin, nous avons créé une rubrique nouvelle intitulée : « Documents et compte-rendus » qui comportera, à la demande, des fiches bibliographiques pluridisciplinaires, des analyses filmologiques et dramaturgiques et une chronique artistique.

Nous espérons que ces différentes innovations recevront auprès de nos lecteurs un accueil aussi favorable que celui réservé aux précédents numéros. Plus que jamais, nous sommes attentifs aux suggestions que l'on voudra bien nous faire.

C. M.

P. J. Oswald

OFFRE EXCEPTIONNELLE

**Anthologie de la
chanson en Bretagne**

DEUX VOLUMES POUR LE PRIX D'UN SEUL

49 frs.

Editions P. J. OSWALD
7, rue de l'Ecole-Polytechnique
75005 - PARIS

La chute d'Olof PALME et la presse française

par Lars Strömberg

Après 44 ans de monopole du pouvoir les sociaux-démocrates suédois viennent de subir une défaite qui a éveillé des échos au-delà des frontières du pays. Le 19 septembre 1976 les élections législatives ont eu lieu après une campagne électorale dure et assez âpre ce qui n'est pas toujours le cas en Suède.

Avant de faire une analyse personnelle de la réaction de la presse française à cet échec social-démocrate, il faut, pour mieux comprendre la suite de l'article, encore une fois examiner les résultats surprenants du 19 septembre :

PARTIS	% de votes	
	1976	1973
conservateur (Moderata samlingspartiet)	15,6	14,3
du centre (Centerpartiet)	24,1	25,1
libéral (Folkpartiet)	11,1	9,4
social-démocrate (Socialdemokraterna)	42,7	43,6
communiste (Vänsterpartiet Kommunisterna)	4,8	5,3

Les positions respectives des deux blocs au nouveau parlement sont de 180 sièges pour les partis bourgeois contre 169 pour les partis socialistes.

Les journaux et les hebdomadaires que j'ai sélectionnés et qui tous reflètent cet événement sous différents aspects sont : L'Aurore (LA), France Soir (FS), Ouest France (OF), Le Figaro (LF), Le Monde (LM), L'Humanité (LH) du 21 septembre, Le Nouvel Observateur (NO) et L'Express (LE), tous les deux du 27 septembre 1976.

Les questions les plus intéressantes à étudier pour comparer les journaux de couleurs politiques différentes seraient à mon avis :

1. Comment les journaux présentés qualifient-ils les partis politiques suédois et leurs dirigeants ?

2. Quelles sont les raisons principales de la victoire de l'opposition après 44 ans ?

3. Est-ce que l'analyse de l'évolution politique actuelle en Suède pourrait s'appliquer à la politique intérieure en France ?

4. Quels changements le succès des trois partis bourgeois entraînera-t-il sur le plan politique, économique, social, international etc. ?

5. Est-ce que « le modèle suédois » survivra ?

1. Comment les journaux qualifient-ils les partis et leurs leaders ?

Tous les journaux en question mettent la même étiquette sur les sociaux-démocrates qui sont ou des *sociaux-démocrates* ou des *socialistes* ou la *gauche* tout simplement. Les deux dernières désignations s'emploient rarement en Suède en raison d'une vision politique différente, marquée par les 44 ans : *La gauche* dans la politique suédoise regroupe le parti communiste et les partis d'extrême-gauche.

Plus intéressante, par contre, est la variété d'appellations données aux partis victorieux du 19 septembre. *La coalition* ou *l'opposition « bourgeoise »* sont les plus fréquentes. Les guillemets annoncent d'ailleurs une traduction littérale du suédois, « borgerlig ». Pour LA les trois partis sont aussi *modérés* et pour LF ils sont aussi de *la droite*, terme qui aujourd'hui en Suède est utilisé presque uniquement par les gauchistes qui englobent quelquefois aussi le parti de Palme dans la droite. Jean Daniel (NO) est le seul à parler d'une *coalition conservatrice*.

Quant aux dirigeants, Olof Palme et Thorbjörn Fälldin (le parti du centre), c'est surtout ce dernier en tant que nouveau chef du gouvernement qui attire l'attention des journalistes. LA et LF le trouvent rude et « un peu gauche dans le geste et dans le verbe » (LA). « Il est l'antithèse de son prédécesseur » (LA). France Soir passe les deux dirigeants sous silence, alors que OF brosse la silhouette de Fälldin : « Un mètre

89, 92 kilos, le visage ouvert : Fälldin joue sur son aspect physique », mais aussi sur son origine provinciale : « un accent qui sent plus la vaste campagne et l'air pur que les villes suédoises qui s'américanisent ». Seul LF écrit que Fälldin a donné à son parti « un caractère quelque peu poujadiste qui lui a réussi ». LM a fait deux portraits séparés de Palme et de Fälldin (« Un paysan solide sans éloquence » tandis que LH et NO préfèrent une analyse entièrement théorique sans s'attacher aux personnes.

Palme, de son côté, a déjà fait couler beaucoup d'encre. Pourtant on peut, sans difficultés, trouver des jugements, quelquefois grinçants, sur sa personne.

LA, OF et LM admettent qu'il est un « intellectuel brillant » et LA continue : « éloquent mais un peu trop sarcastique ». OF termine son article par quelques remarques mesurées : « Palme... n'a pas craint d'engager son parti et la Suède sur la voie de réformes très hardies » et « sur la scène internationale ses interventions ont souvent été marquées par la recherche d'une démarche personnelle et inédite ». Et c'est justement ce rôle international qui, finalement, d'après LM et LE, gênait certains suédois ; ce qui, à mon avis, a contribué à l'éviction de Palme.

2. Les raisons principales de la victoire de l'opposition

Selon un sondage d'opinion récemment effectué en Suède, on pourrait distinguer trois éléments décisifs de l'échec de la social-démocratie.

Premièrement, « les affaires fiscales » d'Ingmar Bergman, d'Astrid Lindgren et d'autres Suédois aisés. Deuxièmement, le débat de nationalisation et notamment la proposition de la LO (= la Confédération Ouvrière) (1) de créer un fonds permettant aux salariés de recevoir 20 % des bénéfices des entreprises privées et, troisièmement, la politique nucléaire : les sociaux-démocrates étaient pour son expansion et les centristes y étaient opposés. (Une fois au pouvoir, Fälldin a beaucoup modifié son attitude face à l'énergie nucléaire et il semble à présent poursuivre le programme préparé par ses adversaires !)

Revenons à la presse française et à son interprétation des résultats de l'élection. Comme nous le verrons, elle aussi insiste sur les facteurs cités ci-dessus, mais elle met également l'accent sur d'autres raisons. « Omnipotence de l'administration, fiscalité abusive, menace d'un collectivisme accru.

Les socialistes suédois allaient trop loin. Le coup de semonce de Stockholm. » Voilà les titres éloquentes de l'article et de l'éditorial de LA qui commence ainsi : « Fallait-il donc la lassitude du corps électoral, voire son exaspération, et en tout cas sa soif de changement. » Ensuite l'éditorial énumère les erreurs de la social-démocratie : « l'usure du pouvoir », la création de « l'Etat-patron » et de « l'Etat-providence, omniprésent, omnipotent » (qui fournirait, selon LA, même l'argent de poche aux jeunes !), « l'impôt écrasant » et « un mode de vie en forme de carcan ». Il faut noter l'emploi du mot *collectivisme* dont se servent en France tous ceux (FS, LE, voir ci-dessous) qui veulent rendre suspects les efforts en vue de diminuer les inégalités économiques (2). LA est, à côté de FS et de LH, le journal le plus ouvertement hostile aux sociaux-démocrates.

Pour FS « le poids des impôts, l'omniprésence d'une bureaucratie envahissante ou les risques de pollution (nucléaire) » ont entraîné le changement en Suède. Mais encore plus décisive était la peur d'une « certaine forme de collectivisme » qui pourrait aboutir à des projets comme ceux du fonds des salariés ou de la socialisation des sols. La conclusion de FS mérite d'être citée dans son ensemble puisque le journaliste y laisse courir son imagination sur l'évolution en Suède. Cependant il oublie que la Suède est un pays capitaliste (Il lui suffirait pourtant de lire LH !) où 94 % de l'industrie est entre les mains des *gens privés* et que les libertés individuelles ne sont pas plus restreintes qu'en France. Voici un passage remarquable : « Une victoire des « bourgeois » en Suède signifierait en revanche que l'Européen de l'Ouest n'est pas prêt à dépasser le seuil à partir duquel sa notion de la liberté individuelle — certains disent en Suède de son « égoïsme » — ne peut souffrir davantage d'atteintes. »

Patrick Le Dantec dans OF titre son éditorial « Le revers de l'Etat-Providence » après quoi il soulève la question « délicate » des suicides en Suède (3). Ainsi dis-crédi-té, le pays social-démocrate est, par la suite, accusé de « trop grande rigueur de la fiscalité » (et le nom d'Ingmar Bergman est évoqué comme dans LF et dans LE), d'« usure du pouvoir » et de « certaines outrances » (le fonds Meidner et d'autres), mais la cause lointaine de la « défaite » est la tendance à la déshumanisation qui s'exprime par « l'ennui discret de l'électeur » et par « le poids parfois insupportable de la bureaucratie ». Le Dantec ajoute que la campagne anti-nucléaire du centre, elle aussi, a nui à la social-démocratie.

En ce qui concerne LF il faut faire la distinction entre l'éditorial de Raymond Aron, « Fin d'un mythe », la chronique du « Cavalier Seul » (André Frossard) et l'article de l'envoyé spécial Renaud Rosset.

Aron, pour sa part, commence par comparer les socialistes suédois à leurs homologues français sur le sujet de la nationalisation, laquelle pour les suédois, n'est qu'une affaire de principe. La deuxième partie de son commentaire porte sur les pourquoi de l'échec de Palme et son parti : « Le prélèvement fiscal », « le règne des fonctionnaires », « l'absentéisme » qui est la conséquence d'une sécurité sociale trop élaborée et enfin « la crainte d'une concentration de puissance à la fois économique et politique entre les mains des dirigeants syndicaux ». Là c'est encore une fois le fonds Meidner qui fait peur aux inconditionnels de la libre entreprise et de la libre exploitation.

André Frossard rend hommage au gouvernement social-démocrate en titrant sa chronique : « Modèles ». Il admire la façon de respecter le principe de l'alternance politique.

Rosset rejoint Aron. En outre, il fait deux remarques intéressantes. La première touche au soi-disant glissement vers la droite dont parlaient certains observateurs, suédois et étrangers, au lendemain des élections. Rosset nous rappelle que les sociaux-démocrates n'ont perdu que 0,9% de votes par rapport aux législatives de 1973 et que les centristes, donc le parti de

Fälldin, étaient les perdants (-1%) du 19 septembre. Sa deuxième remarque porte sur le fait que la victoire des partis bourgeois est à attribuer plutôt à un certain mécontentement vis-à-vis du gouvernement qu'à une adhésion enthousiaste au programme inexistant de l'opposition.

LM publie aussi plusieurs textes sur la Suède. Dans l'éditorial, l'auteur raisonne, pose des questions, mais reste très « objectif ». Pourtant il porte un jugement sur Olof Palme dont le comportement politique se trouve à la limite de la social-démocratie traditionnelle ce qui explique en partie sa chute. C'est aussi l'opinion d'OF et de LE.

Alain Debove qui a écrit l'article de LM ne prend pas de position non plus. Il cite des politiciens suédois, il présente des chiffres et il suggère que le projet Meidner a fini par inquiéter une partie du corps électoral. Bref, LM s'abstient de tirer des conclusions incertaines.

L'attitude de LH constitue quelque chose de très unique dans cette revue de presse parce que son analyse part d'une base différente. Comme le socialisme suédois n'existe pas et n'a jamais existé, il est, pour ce journal, tout-à-fait maladroit de parler de sa chute ! Jacques Arnault montre dans son article que la Suède est, peut-être, le pays le plus capitaliste d'Europe. « Le modèle suédois a toujours été une machine de propagande contre le véritable socialisme », écrit Marcel Veyrier dans son article dont le titre est significatif : « Le veau d'or est toujours debout. » Il a raison, mais il oublie que les dirigeants sociaux-démocrates en Suède n'ont jamais prétendu avoir établi une société socialiste. Ils préconisent l'économie mixte et reconnaissent que le pouvoir économique reste à prendre. Il me semble que LH enfonce des portes ouvertes en accusant les sociaux-démocrates de ne pas avoir aboli le système capitaliste en 44 ans. Veyrier se trompe sur le motif du recul de Palme. Il nous fait croire que c'est « l'incapacité à transformer de façon durable, irréversible, le système qui a provoqué la défaite », alors que c'est précisément *contre* cette évolution que les électeurs suédois se sont prononcé ! Veyrier s'étend également sur les séquelles de la

politique menée pendant 44 ans : « La hausse des prix, une fiscalité écrasante, la perspective du chômage et du sous-emploi, l'aggravation des inégalités sociales. » Il met même en question les réformes dont, notamment, les défavorisés ont profité : « une série de réformes sociales concernant quelques catégories de citoyens ».

Arnault décrit l'histoire de la social-démocratie suédoise comme une série d'erreurs. On se demande pourquoi 50% environ de la population lui faisait confiance, s'il en est ainsi.

Après avoir loué l'égalité de la communauté suédoise Jean Daniel dans NO s'attaque *et* aux gens de droite qui éprouvent une joie maligne *et* aux marxistes orthodoxes qui ne peuvent pas supporter « la réussite relative » d'une Suède social-démocrate. Mais comment se fait-il que Palme ne soit plus au pouvoir ? Daniel constate d'abord que la coalition bourgeoise n'a pas de programme, puis, lui aussi, nous fournit les raisons suivantes : « la pression fiscale », la centralisation de l'état et le fonds des salariés, trois facteurs, selon Daniel, nécessaires pour créer l'égalité.

LE affirme dans l'article de Christian d'Epenoux : « Plus qu'aux attraits de leur propre programme, c'est aux erreurs des socialistes que les partis bourgeois doivent leur victoire » (voir LF, Rosset). De manière fort pédagogique d'Epenoux nous énumère les éléments importants sans en privilégier aucun : « l'usage du pouvoir, le désir de changement, la tyrannie fiscale, la pesanteur de la bureaucratie, la socialisation accentuée de l'économie a fini par faire peur, la controverse nucléaire a été l'un des thèmes majeurs de la campagne, la soumission aux syndicats, la personnalité même de M. Palme ». Même si d'Epenoux exagère, même s'il se trompe de chiffres, son article demeure assez équilibré, à la condition qu'on le lise *avant* les éditoriaux du même journal, c'est-à-dire « Des abeilles et des hommes » par René Dabernat et « La déviation suédoise » par Jean-François Revel, tous les deux comportant des vues extravagantes.

Dabernat se montre intransigeant face à la social-démocratie pour laquelle il croit distinguer une crise en Europe, mais pour

que le lecteur le comprenne il faut considérer l'Histoire. Selon Dabernat tout allait bien jusqu'aux années 50 : « le capitalisme lui (= P. A. Hansson, premier ministre suédois 1932-46) semble produire plus de bien-être que le collectivisme » et « la collectivité s'épanouit sans nuire à l'individu », mais après les années 60 il voit s'approcher la catastrophe : « un rigide protectionnisme ouvrier, fruit d'un lourd corporatisme syndical. Garantie, allocations, indemnités, fonds spéciaux se multiplient au profit des travailleurs. La fiscalité, la bureaucratie », etc. En poursuivant son allusion aux abeilles (voir le titre) il établit une comparaison plus littéraire que réaliste : On voit proliférer les experts en ruches d'abeilles humaines pour lesquels le citoyen n'est plus qu'un insecte social. » En plus de cela les syndicats suédois « exigent de partager le pouvoir dans les entreprises » et voilà le résultat : Les sociaux-démocrates « tombés dans l'excès ». Le langage de Dabernat me fait penser aux réactions de LH. On pourrait dire à juste titre que les extrêmes se touchent.

Il en est de même pour Revel. Il pourrait susciter des réactions chez les suédois sensés, s'il ne s'appuyait, comme il le fait, sur le livre de Roland Huntford, « Le Nouveau Totalitarisme ». De toute façon Revel consacre la seconde partie de son éditorial à citer l'ancien correspondant à Stockholm de « l'Observer » dont l'ouvrage traite de la Suède d'un point de vue d'extrême-droite et parfois objectivement faux.

Après son introduction Revel admet que la social-démocratie suédoise « demeure une réussite que sa défaite électorale ne diminue aucunement » et il estime comme son collègue Dabernat, que les sociaux-démocrates se sont écartés de la social-démocratie proprement dite (...) dans le domaine de l'éducation, de l'information, de la culture, de la formation des hommes ». Ensuite il nous expose les « preuves », tirées du livre de Huntford : Le gouvernement se servirait de l'éducation et de la radio-télévision pour endoctriner les citoyens à la manière des pays de l'Est. M. Cholokhov et E. Cleaver seraient indispensables dans les écoles. La télévision « à laquelle l'opposition n'avait presque pas accès » serait « sermoneuse et

ennuyeuse » et avec une prédominance pour les documentaires de l'Est et de Cuba. En plus ce serait même le but de la télévision suédoise de ne pas être distrayante (sic !). Pour finir Revel (Huntford) présente des chiffres incroyables afin qu'on se rende compte de la cruauté du système fiscal. Alors, à cause de cette « déviation » de la social-démocratie qui « en avait trahi l'esprit », c'est le « climat moral » qu'il a fallu changer, conclut Revel.

Si nous relisons le résultat du sondage d'opinion suédoise cité plus haut nous pouvons constater que les électeurs insistaient sur 1. le système fiscal et notamment « les affaires » 2. le fonds Meidner 3. la politique nucléaire, alors que la presse française considère 1. la bureaucratie 2. le système fiscal 3. le fonds Meidner comme les raisons principales de la défaite social-démocrate. Elle ignore (sauf OF, LM et LE) l'importance de la politique nucléaire tandis que l'opinion suédoise de son côté semble être inconsciente du poids de la bureaucratie. 3. *Est-ce que l'analyse de l'évolution politique actuelle en Suède pourrait s'appliquer à la politique intérieure en France ?*

Est-ce qu'il y aurait des parallèles entre l'évolution politique en Suède et celle de la France ? Quelques commentateurs font remarquer que le changement de régime en Suède aura un certain impact sur les autres pays de l'Europe de l'Ouest, en particulier les autres pays scandinaves, mais aussi en Allemagne, en Angleterre et en France. A mon sens, il ne faut pas surestimer cette influence qu'on considère comme importante au lendemain du scrutin, mais qui, à la longue, s'avère assez faible. Malgré tout nous allons résumer ce que les journaux disent à ce sujet.

LA : « L'effondrement du mythe du paradis socialiste à la suédoise ne restera pas sans effet sur l'ensemble de la communauté social-démocrate européenne. » FS et LF partagent la même opinion, même s'ils s'expriment avec moins de suffisance. OF prévient le lecteur contre des « rapprochements trop hâtifs avec ce qui s'est passé, se passe ou se passera dans d'autres pays d'Europe ».

Bernard Chapuis (LM, Au jour le jour) le tourne à sa façon : « Nous verrons bien,

en 1978, si les français peuvent se payer le même luxe, en sens inverse, et après vingt ans d'attente... à la française. »

Les autres ne répondent pas à notre question initiale.

4. *Les changements sur le plan politique, économique, social, international etc.*

Sur ce sujet toute la presse évoquée est évidemment prudente. *L'absence d'un programme commun* des trois partis bourgeois dont le seule intention était de repousser le gouvernement Palme, *les risques de conflits* au sein de gouvernement Fälldin et *l'empreinte laissée par les sociaux-démocrates* après 44 ans de pouvoir sont des facteurs qui assureront une continuité relativement stable à l'expansion politique en Suède. Certes OF et LF notent les changements possibles (« une politique plus favorable aux personnes et aux initiatives individuelles, plus humaine ») dans divers domaines (l'annulation du programme nucléaire, décentralisation, moins de bureaucratie et « une diminution de la croissance du secteur public »), certes LA espère moins de réformes et moins d'« excès d'une administration tentaculaire » et d'Epenoux (LE) « une démocratie sociale » à la place d'une social-démocratie, mais les journaux sont d'accord pour la conclusion ci-dessus. Daniel, Dabernat et Revel, par exemple, renoncent à prédire l'avenir.

5. *Est-ce que « le modèle suédois » survivra ? (4)*

Enfin nous passons à une comparaison entre les différents points de vue sur « le modèle suédois » et sa possibilité, aux yeux de l'étranger, de survivre au 19 septembre. Pour LA « le modèle suédois » n'existe plus et les socialistes français « ne pourront plus désormais se référer au modèle suédois ».

FS du 21 septembre ne fait pas de prédiction. Je ne peux pas, en revanche, m'empêcher de citer Jean Dutourd qui, le 22, dans le même journal, nous fournit une ample matière à réflexion (5).

« Le modèle suédois remis en question » est un des titres d'OF, qui qualifie ce modèle d'« admiré » et, en tant que tel, il devrait subsister.

L'éditorialiste de LM veut réduire « le modèle » à « un exemple » et il ne croit pas non plus à son « écroulement définitif ».

Plus sceptiques, Raymond Aron nous rappelle qu'« aucun (pays) n'offre de modèle » (cf son titre : « Fin d'un mythe ») et André Frossard que « l'exemple suédois reste à citer », mais « quant à le suivre, c'est une autre affaire ». Leur collègue Rosset voit « le modèle suédois battu en brèche de l'intérieur ».

L'opinion de LH nous est déjà connue (voir partie 3).

Bien qu'il ne soit pas un inconditionnel du « modèle », Jean Daniel (NO) est optimiste. D'après lui c'est un « échec provisoire ». Daniel est étonnamment convaincu de la réussite socialiste en Suède et il va jusqu'à lancer : « Je pense même qu'au point où ils en sont les Suédois ont toutes les chances de marcher plus vite que les autres vers le socialisme véritable. » Sa

dernière phrase consolatrice s'adresse peut-être aussi au public suédois : « Ils (= les Suédois) peuvent aussi bien ignorer nos sarcasmes que nos leçons. »

LE ne se prononce pas sur le sort du « modèle suédois ».

**

S'il m'est permis de simplifier, les réactions variées que nous venons de rencontrer dans cette revue de presse sont fondées plutôt sur des sentiments et sur des préjugés que sur des raisons bien fondées.

Les jugements sont nombreux, mais où en sont les preuves ?

Toutes ces attitudes des journaux français face à la défaite social-démocrate en Suède me donnent, après tout, l'impression qu'au fond elles reflètent mieux la situation politique et sociale en France que l'événement qu'elles prétendent décrire.

(1) LO regroupe presque 95 % des travailleurs manuels. Son président est toujours un social-démocrate et était considéré comme un second premier ministre.

L'économiste Rudolf Meiner est responsable du projet du fonds des salariés.

(2) Autre exemple récent, tiré du livre de Valéry Giscard d'Estaing, « Démocratie française » 1976 : « Par nature, un système collectiviste qui écrase et nie l'individu, est contraire aux aspirations des Français » (p. 169).

(3) 22 Suédois sur 100 000 se sont volontairement donné la mort en 1975.

(4) « Un système à la suédoise avec le soleil en plus » (Georges Pompidou).

Pendant la campagne présidentielle en 1974, François Mitterrand et Valéry Giscard d'Estaing y faisaient allusion.

(5) « Ce modèle suédois m'a toujours semblé la malédiction suprême qui puisse s'abattre sur un peuple. Dieu me pardonne : je crois que je préfère encore le régime soviétique. Là, du moins, on est pauvre, on est malheureux, on risque le Goulag et la mort pour des peccadilles, tout est tragique, mais le tragique est le tissu même de la vie, il lui donne sa grandeur.

(...) Les Suédois ont mis à la porte pour un bon bout de temps, je suppose, les deux maîtres d'école qui les conduisaient, avec une bonne volonté funeste, à l'euthanasie. Ils vont goûter de nouveau aux délicieuses immoralités et aux hasards des régimes bourgeois. Ils vont enfin cesser d'être tranquilles. C'est-à-dire qu'ils vont redevenir heureux. » (Editorial de France Soir du 22 septembre 1976 par Jean Dutourd.)

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Ardant, Gabriel : La révolution suédoise (Laffont, 1975)

Faramond, Guy : La Suède et la qualité de la vie (Le Centurion, 1975)

Huntford, Roland : Le nouveau totalitarisme (Fayard, 1975)

Richard, Serge : Le rendez-vous suédois (Stock, 1976)

Edith Södergran et Nietzsche : A l'ombre de l'Avenir

par M.M. Jocelyne Fernandez

Influence de Nietzsche en Scandinavie ?

Les écrivains scandinaves la découvrirent dans les années 1880-1890 ; la tendance était au cosmopolitisme et le penseur germanophone raviva chez certains la flamme du nationalisme (Heidenstam), stimula chez d'autres la recherche éthique (Fröding). Le premier des écrivains suédois qui ait lu Nietzsche et le seul qui ait correspondu avec lui est Strindberg, peu après que le critique danois Georg Brandes eut présenté Nietzsche au public scandinave au cours d'une série de conférences qu'il tint à Copenhague en avril et mai 1888. Dans ces exposés comme dans l'Essai qu'il rédigea l'année suivante pour la Revue *Tilskueren* (1) c'était d'ailleurs un type d'homme qu'il présentait, plus qu'un philosophe au sens classique du terme. Brandes s'avouait fasciné par Nietzsche et le présentait avec sympathie, malgré certaines réserves quant à son fanatisme et à sa promptitude à distribuer les coups de maillet autour de lui — aptitude qui, elle, n'était pas pour déplaire à Strindberg. Comme Ola Hansson, qui devait être le grand popularisateur des idées et du style de Nietzsche en Suède, l'écrivait dans un Essai publié à Vienne en 1889, « Le premier prosélyte que fit le premier critique du Nord fut le premier poète du Nord ». (2)

Strindberg se jeta avec une passion et un engouement proches de l'hystérie, comme à chaque nouvelle découverte, sur les écrits de Nietzsche. Il lut pêle-mêle *Par delà le bien et le mal*, *Le cas Wagner*, *Pour une Généalogie de la Morale*. L'écrivain suédois séjournait à l'époque à Copenhague et, s'il n'assista pas personnellement aux conférences publiques de Brandes, on rapporte une anecdote selon laquelle il aurait croisé le critique sur le Kongens Nytorv et celui-ci l'aurait encouragé à la lecture de Nietzsche par ces mots non dépourvus d'ironie : « Ce doit être votre homme, Strindberg. Vous qui haïssez les petits ». (3) Il envoya sa tragédie *Le père* à Nietzsche et lui écrivit (en français) : « Vous avez eu le courage et les ventes peut-être pour cracher ces mots superbes à la figure de la racaille et je vous remercie... Votre grandeur est amoindrie et la sainte et sacrée racaille ira vous tutoyer comme un de leurs semblables. Mieux vaut garder la solitude distinguée, et laisser nous autres dix-mille supérieurs aller en pèlerinage secret à votre sanctuaire. » Strindberg était exaspéré par l'incompréhension de ses concitoyens (après le procès de Mariés) et l'agressivité manifeste des théories nietzschéennes arrivait à point : il y recon-

naissait son propre dynamisme, constructif et rénovateur autant qu'iconoclaste. Par ailleurs Strindberg suivait avec un intérêt passionné l'évolution des théories sur les fonctions cérébrales, de quelque bord qu'en fussent les auteurs (il devait ainsi avoir son époque de Nordaisme, or Nordau fut aussi l'un des détracteurs de Nietzsche les plus acharnés).

L'influence de Nietzsche sur l'œuvre de Strindberg se limite à une justification d'attitude chez l'un par les théories de l'autre. Parfois Strindberg, annonçant la couleur, explique longuement en quoi il est redevable au philosophe allemand d'impulsions nouvelles, (voir la Préface de *Mademoiselle Julie*), parfois il se contente d'emprunter plus ou moins discrètement thèmes, situations ou noms de personnages (Tschandala). Mais pas plus chez Strindberg que chez les écrivains de sa génération on ne peut parler d'une imprégnation de la littérature suédoise par la pensée nietzschéenne. Il faudra attendre la première décennie du 20^e siècle pour qu'une influence plus profonde, posthume, de Nietzsche se fasse sentir ; on serait tenté de parler de « seconde vague », mais le terme est inadéquat, car il s'agit d'une appropriation de cette pensée, non pas par un groupe d'écrivains mais par deux individualités, deux poètes sociaux, dont l'approche de Nietzsche s'est faite selon des voies différentes, indépendantes l'une de l'autre, pour des raisons personnelles qui ne doivent rien au lieu, peu au temps.

En Suède, ce fut Vilhelm Ekelund.

En Finlande (en Carélie orientale plus exactement), ce fut la poétesse Edith Södergran.

Qui est Edith Södergran ?

Finlandaise d'expression suédoise, née à Saint-Petersbourg en 1892, elle fait ses études secondaires dans la Petrischule de cette ville, avant que la mort de son père et la révolution russe ne les obligent, sa mère et elle, ruinées, à se retirer dans leur maison de campagne de Raivola. Considérée de nos jours comme l'introductrice du Modernisme lyrique dans les Pays du Nord, figure de proue du « Modernisme finno-suédois » des années 20, elle est désormais célèbre mais, comme l'a écrit Régis Boyer :

« elle n'a guère eu le temps de jouir de sa gloire : la tuberculose l'a emportée à trente et un ans et sa vie se raconte en quelques mots (de longs séjours en sanatorium — dont un à Davos en Suisse, son seul contact avec un milieu cosmopolite après les années du lycée — pas d'amours,

quelques voyages, un immense retirement) et en 5 titres qui correspondent à de très minces recueils de poèmes. » (4)

Le premier de ces recueils, intitulé tout simplement « Poèmes », parut en 1916 et passa inaperçu. Le 19 décembre 1918, le journal *Dagens Press* annonçait la publication du second recueil, *La Lyre de Septembre*, et quelques jours plus tard une lettre adressée au journal par la poétesse inconnue attirait l'attention des lecteurs, sous la rubrique « Pour un art individuel » :

« Ce livre n'est pas destiné au grand public, ni même aux cercles les plus intellectuels, mais seulement aux quelques individus qui sont aux portes de l'avenir. (...) Celui qui ne sent pas le sang sauvage de l'avenir battre dans ces poèmes, je ne peux rien pour lui.

Le feu intérieur est le bien le plus précieux de l'homme. La terre appartient à ceux qui portent en eux la musique la plus forte. Je m'adresse aux individus originaux et les exhorte à laisser monter en eux la musique qu'ils ont en eux, cela revient à bâtir l'avenir.

Pour ma part, je voue chacun des atomes qui constituent mon énergie à un but élevé, (...) je me pénètre de tout ce que l'esprit humain a produit de plus noble (...). J'exhorte les individus à ne travailler que pour l'immortalité (l'expression est inadéquate), à s'élever le plus haut possible — à se mettre au service de l'avenir. »

Cette déclaration devait provoquer le persiflage, voire l'indignation, des intellectuels de la capitale, d'autant que la Remarque liminaire au recueil constitue en soi une véritable reconnaissance en filiation spirituelle :

« (...) Quant au contenu, je laisse mon instinct édifier ce que contemple mon intellect aux aguets. Mon assurance vient de ce que j'ai découvert mes limites. Il ne me sied pas de me faire plus petite que je suis. »

Instinct, intellect ? Ce sont les deux termes opposés par Nietzsche dans son premier ouvrage, *La naissance de la tragédie*, pour expliquer le déclin de la tragédie antique : alors que chez tous les hommes productifs l'instinct est la force affirmative et créatrice, et que la conscience exerce son sens critique et sa force de dissuasion

« wird bei Sokrates der Instinkt zum Kritiker, das Bewusstsein zum Schöpfer ein wahre Monstrosität per defectum. » (5)

C'est ainsi que la dialectique socratique signa l'arrêt de mort de la tragédie antique.

Que la lecture de Nietzsche ait eu pour ES une actualité particulière au moment de la crise de Septembre qui fut à l'origine du second recueil, la *Lyre* nous le confirme par quelques titres : « Le triomphe d'exister », « Orphée », et même « Sur la tombe de Nietzsche ». Dans la première lettre

qu'elle adresse à Hagar Olsson, romancière et critique, ES, dans le style direct et franc qui lui était coutumier, proposa son amitié :

« Nietzsche dit : Ich ging zu allen, aber kam zu niemand. Se pourrait-il que j'aie trouvé quelqu'un ? Pouvons-nous nous tendre la main ? (...) Le langage que je vous parle est encore celui d'un étranger, hésitant et vil. Nietzsche est la seule personne face à laquelle je n'aurais pas peur d'ouvrir la bouche. (...) Si vous riez, vous êtes celle que je cherche. Si vous ne riez pas, vous devez pourtant être digne de cette amitié de la plus noble essence dont Nietzsche, par prudence, dissuade les siens. »

Ce ton laisse supposer une familiarité, des habitudes posthumes déjà bien établies.

Quand ES avait-elle découvert le philosophe allemand ?

Il ne nous est pas possible de déterminer avec précision l'époque de la première rencontre. (6) Il est probable que l'œuvre de Nietzsche était, sous forme de morceaux choisis, au programme de la Petrischule, mais il ne semble pas avoir imprimé sa marque aux premiers poèmes de l'écolière Södergran, d'ailleurs rédigés en allemand (7), (la première langue d'Edith et celle qu'elle maîtrisait le mieux jusqu'à l'âge de dix-sept ans). S'il y est question de « fier isolement » et de « dégoût pour l'entourage », sans doute faut-il les attribuer aux penchants naturels de la fillette, voire à une situation déjà similaire, non à une influence. Le premier recueil publié, par contre, porte trace de la lecture de *Ainsi parlait Zarathoustra*, et nous savons qu'ES a lu en 1919 *Par delà le Bien et le Mal* (en version russe prêtée par un voisin de Raivola), les *Dithyrambes de Dionysos*, certaines des *Phrases et Sentences*. Quant aux autres ouvrages, nous n'avons aucune certitude. Peut-être ES a-t-elle lu *Ecce Homo* (mais elle a pu entendre parler durant son séjour à Davos, alors que la première grande édition de l'autobiographie venait de paraître), peut-être les *Considérations Inactuelles*, le *Gai Savoir*, la *Généalogie de la Morale*, probablement des extraits de la *Volonté de Puissance*. Ces ouvrages, ES supplie à maintes reprises (8) Hagar Olsson de les lui procurer à l'étranger car ils étaient introuvables à Helsinki, mais nous ignorons au juste lesquels lui parvinrent.

Toujours est-il qu'ES nourrissait dès ses débuts une fervente admiration pour le penseur allemand ; leurs affinités étaient nombreuses, par le tempérament (vive, enthousiaste et capricieuse comme l'a décrite Hagar Olsson, ES était bien de nature à défendre la cause du pluralisme essentiel à Nietzsche), le destin ; certes l'exil d'ES à Raivola ne fut pas précédé d'une ébauche de carrière universitaire, mais les lacs de Carélie et les

promenades quotidiennes sur la colline de Suomenkylä (où furent composés plusieurs poèmes) valaient bien les pics déserts de l'Engadine et les escalades solitaires du mont Eze. Tous deux furent de grands malades, et chez l'un comme chez l'autre les premiers symptômes de la maladie furent précédés du spectacle de l'agonie paternelle : Edith perdit son père à l'âge de seize ans, de cette même tuberculose qui devait l'emporter quinze ans plus tard, le père de Nietzsche mourut d'une tumeur au cerveau, prémisse de la folie du fils.

Comment ES n'aurait-elle pas répondu à l'appel de Nietzsche qui définissait ainsi ses disciples :

« Type de mes disciples : Aux gens qui m'importent, je souhaite la souffrance, l'abandon, la maladie, les mauvais traitements, l'humiliation (...) je n'ai pas pitié d'eux, car je leur souhaite la seule chose qui aujourd'hui puisse prouver si quelqu'un a de la valeur ou non ; qu'il résiste. » (9)

Oui, Edith allait résister, et ce faisant transformer sa souffrance en une œuvre ardente, audacieuse et rénovatrice de la poésie d'expression suédoise, une œuvre qui serait aussi un baume parmi les affres de la phthisie :

« Schaffen — das ist die grosse Erlösung vom Leiden, und des Lebens Leichtwerden » (10)

Dans le *Gai Savoir*, Nietzsche donne une autre caractéristique de son « peuple », « Wir Heimathlosen » :

« Il ne manque pas parmi les Européens d'aujourd'hui d'hommes qui aient le droit de se nommer apatrides dans un sens sélectif et honorifique ; c'est à eux que je veux faire connaître expressément ma sagesse cachée et mon « gai savoir ». Car leur sort est difficile, leur espoir incertain, c'est un art que de leur trouver une consolation. Nous, enfants de l'avenir, comment pourrions-nous être chez nous dans cet aujourd'hui ? » (11)

Apatride, Edith l'était à bien des titres : Née en Russie de parents suédois de Finlande, elle avait connu ses premières amitiés parmi les enfants de diplomates et de commerçants allemands qui fréquentaient la Petrischule. Ses premières amours ? Henri Cottier son professeur de français du lycée, et le docteur von Muralt, psychiatre du sanatorium de Davos. Dans le petit village de Raivola où la jeune femme et sa mère se retirèrent, la population était de langue finnoise. Dans ses poésies d'adolescence (12), ES évoquait déjà de mystérieuses « sœurs » vêtues de pourpre ; le pourpre est aussi la couleur que, lors d'un séjour éclair à Helsinki (elle rendit visite en septembre 1917 à quelques écrivains célèbres) elle proposait comme signe dis-

tinctif des âmes-sœurs éparées à travers l'Europe. Hagar Olsson a expliqué cet engouement pour l'Europe et les âmes-sœurs qui, alors que la guerre faisait rage, devaient songer à bâtir l'Avenir. (13)

Cette même Hagar, la « sœur » à qui est dédié tout un cycle de poèmes (14), est aussi conviée dans la villa de Raivola à d'imaginaires festins qui devront se dérouler dans un atmosphère de faste et d'ivresse. C'est la célébration du culte dionysiaque, le Dionysos de Nietzsche, force primaire et instinctive, à l'origine de la tragédie et de l'art. Dans le poème « Fragment » (SL 4) :

A l'intérieur Zarathoustra attend des invités de choix (...)

Amis, je prédis une fête sous le signe de la beauté (...)

Où cela pourra-t-il être, sinon en Engadine ?

« Skönheten » (15), la beauté qui est morte avec la tragédie et avec l'art.

Cette beauté n'est-elle pas morte parmi nous depuis mille ans ?

Comme Blanche-Neige dormant dans son cercueil de verre.

L'heure est donc venue du réveil de la beauté, de la renaissance de l'art. C'est là l'axe central sur lequel s'articule le monde nietzschéen-södergranien. Södergran est, comme Nietzsche, obsédée par la nécessité d'un renouveau de l'art ; elle se révolte contre la « décadence » artistique et littéraire qui règne en Finlande dans la première décennie du 20^e siècle. Or la décadence est l'un des thèmes favoris de Nietzsche, présent aussi bien dans ses œuvres de jeunesse que dans l'autobiographie posthume ; selon ses propres mots, il est décadent « zugleich und Anfang ». Dans ses *Poèmes* de 1916, ES clame son droit à la santé, à la force, au bonheur ; autant de droits qui, la maladie s'aggravant, la guerre s'étendant, lui seront refusés. Elle renoncera donc au bonheur, concession tant soit peu involontaire à Nietzsche pour qui le bonheur n'est qu'un « heerdenideal ». Mais « Notre besoin de consolation est immense », comme le criera trente ans plus tard Stig Dagerman (16), et la consolation — « consolation métaphysique » chez Nietzsche — prend chez ES une forme hautement esthétisante. Il s'agit de réveiller la beauté endormie, de glorifier l'art pour l'art, ou la musique pour la musique. Ainsi dans le poème « Orphée » (SL 43) :

Je suis Orphée. Je peux chanter comme je veux.

A moi, tout est pardonnable,

Tigre, panthère, puma suivent mes pas...

Ces félins (17) sont précisément les attributs de Dionysos chez Nietzsche : dans **La naissance de la tragédie**, « la panthère et le tigre marchent accouplés sous son joug » et il conclut « Oui, mes amis, croyez avec moi à la vie dionysiaque (et à la renaissance de la tragédie) — ne soyez point surpris de voir le tigre et la panthère se coucher, caressants, à vos genoux. » (18)

L'élément apollinien s'unit ici à l'élément dionysiaque : le poète musicien est de la lignée d'Apollon, chez Nietzsche c'est le dieu du charme, de la beauté et de la douceur des rêves par opposition à Dionysos qui représente la force instinctive et qui se confond plus ou moins chez ES avec le « surhomme » des derniers écrits.

Et la recherche de la beauté n'est pas qu'une entreprise purement gratuite, elle correspond à une ambition plus élevée. Nietzsche n'a-t-il pas dit « c'est seulement en tant que phénomène esthétique que l'existence et le monde peuvent être justifiés à jamais » (19). Justifier le monde, c'est le but du poème « Si je suis menteuse » (SL 37) :

**Elle racontait des histoires à la lune et
au firmament,**

**Sans elle, ils n'auraient pu exister,
Leur fragile beauté se fût émiettée.**

Et aux côtés d'une beauté promue clef de voûte du ciel apparaît un nouveau thème : la vérité.

Qu'est-ce que la vérité ? Malgré son refus initial de toute spéculation métaphysique (cf. Lettre n° 7), le paysage d'ES s'affirme graduellement comme un cosmos de symboles où lieu et temps se fondent dans un espace sidéral traversé de brûlants soleils (la vie), de lunes glauques (la mort) et de frères étoiles. Dans **L'autel de roses**, l'esthétisme outrancier et le baroque macabre (dans « Le chemin de l'Elysée et de l'Hadès », les hommes pleurent et rient, menant des cercueils à la tombe) sont transcendés par l'apparition des DIEUX. Les poèmes « Où habitent les dieux ? » et « Les dieux arrivent » resteraient énigmatiques sans le contexte nietzschéen. Pour se préserver de la terreur du monde, les Grecs ont interposé entre eux et la réalité l'image rêvée d'un monde olympien ; la réconciliation esthétique avec la réalité devient possible grâce à ce monde d'apparences, reflet embelli de la réalité, mais qui est aussi le produit de l'activité intellectuelle de l'homme. Tandis que font rage autour d'elle les combats, sur la frontière finno-soviétique, tandis que se déchaîne « L'orage » (RA 6) de la guerre, ES pressent le retour de ces dieux qui vont de nouveau élever l'homme jusqu'à eux :

**Agenouillez-vous, hommes, les dieux
arrivent.**

**Les dieux surgissent de fronts lourds de
poussière,**

**Les dieux haussent le monde entier à
leur hauteur.**

Nous savions déjà, depuis **La Lyre de Septembre**, que « Les traces des dieux ne s'effacent pas de ce monde », désormais leur réapparition est imminente, l'annonce de leur retour retentit d'un recueil à l'autre, tel un écho multiple et toujours plus proche, telle une certitude toujours plus forte. Ce procédé polyphonique contribue à la puissante suggestivité des prédictions de Zarathoustra, il rend plausible la joie récurrente d'ES au milieu de ruines évoquées avec une grande acuité visuelle. Comme Zarathoustra, elle chante, danse, se livre à mille et un jeux, à mille et une facéties.

Au début de 1919, ES a lu **Par delà le bien et le mal** : la notion du « retour éternel des choses », le « ewige Wiederkunft » cher à Nietzsche, s'est précisée. L'exécutant de cette loi qui régit le monde sensible, c'est le dieu Eros, présent dans deux poèmes centraux du quatrième recueil, **L'ombre de l'avenir** : « Le secret d'Eros » et « Eros rénove le monde » qui, dans sa brièveté, est un exemple éclatant de l'adhésion profonde et totale qu'apporte ES à ce moment de sa vie aux théories nietzschéennes.

**La terre dans sa main est pleine de merveilles,
Eros ne voit pas les petites querelles des hommes,
Il voit d'un œil brûlant/
Comment les soleils et les lunes accomplissent leurs courses.
Ils sont si proches de son âme fécondée,
A quoi rêve son cœur sauvage ?
Les étoiles parcourent en chantant leur route,
Mais sur le front d'Eros point déjà le miracle éternel.
Le jeune géant pressent déjà la grande histoire aveugle/
Qu'il va jouer encore une fois.**

C'est donc Eros qui se chargera de provoquer la renaissance d'un monde en déclin, cet Eros indifférent aux querelles mesquines des hommes, du haut d'un firmament où la course cyclique des planètes confère sens et force à l'univers tout entier. Si la poésie cosmique n'est pas l'apanage d'ES (on pense à Walt Whitman et aux expressionnistes allemands), si le thème même de cet irrésistible et obsédant Eros fait penser à la libido de Freud qu'ES a peut-être connue (20), on devine aussi une simplification de la théorie nietzschéenne dans la vision södergranienne : Eros concrétise cette force de la vie qui selon Nietzsche primait toute préoccupation — d'où ses attaques contre la philosophie classique, dialectique kantienne notamment — et qu'il a définie comme une volonté de puissance, (la « Wille zu

Macht » proclamée par Zarathoustra dans le chapitre sur la « Maîtrise de soi »). Le sentiment érotique reçoit souvent chez ES une expression concrète et violente (beaucoup de « rouge » et de « sang ») : le caractère physiologique de cette pulsion favorise une association avec la volonté de puissance, interprétation que confirment certaines des Lettres (21).

Priorité à la vie, volonté de puissance, ce sont là les deux pôles de la pensée nietzschéenne, souvent interprétées dans le sens d'un nihilisme absolu. Qui, mieux qu'Edith, pouvait en percevoir l'essence vivifiante ? Erigées en règles de vie, origines d'une œuvre poétique brève mais lumineuse et tonifiante, ces pensées ont permis à la « blonde fille de la forêt », la « Vierge moderne », la « tzigane » de Raivola de transfigurer sa réalité de valétudinaire. Pourtant, tandis que lui échappe la vie et que la cerne la désolation guerrière, cette poursuite de la beauté et par elle de la vérité, poursuite devenue fiévreuse et désordonnée, se heurte à des obstacles de plus en plus nombreux. A l'époque de « Hamlet » (FS 14), il n'est plus temps de choisir, plus temps de résister, plus temps de poser ses conditions à la vérité :

Vérité, je te suivrai si tu vas au pays des brumes.

Vérité, vérité, habites-tu une chambre mortuaire parmi les vers et la poussière ?

Vérité, habites-tu là où tout m'est objet de haine ?

Vérité, sont-ce de minables falots qui éclairent la route ?

Le tragique de l'invocation, la force lancinante de ce mot répété désespérément comme une incantation « sanning, sanning » (« vérité, vérité ») et la nature de la vision sinistre ne sont pas sans rappeler certains thèmes courants de la poésie populaire finnoise, où les dangers évoqués sont d'ordinaire les embûches tendues à l'AMOUR (22).

VERITE/AMOUR, une corrélation qui laisserait sceptique plus d'un philosophe, mais au fond l'œuvre d'ES, poète « mystique », c'est avant tout un grand poème d'amour, amour de la beauté, amour de la vie.

« Nous devons aimer les longues heures de maladie de la vie » (L.I.A.).

Et si le recueil posthume **Le pays qui n'est pas** traduit enfin la lassitude :

« Je languis du pays qui n'est pas,

Car tout ce qui est, je suis lasse de le désirer, » c'est aussi qu'entretiens ES avait découvert, avec l'anthroposophie, un nouveau pasteur : Ru-

dolf Steiner. Luttant farouchement (23) pour préserver son « surhomme » bien-aimé et l'ami Zarathoustra des attaques d'une idéologie à laquelle elle se donnait pourtant avec ferveur, elle renoncera à réaliser l'amalgame d'éléments aussi disparates. Dieu et Nietzsche ? Alliance fragile. Zarathoustra et Steiner ? Coexistence précaire. Sans doute les théories nietzschéennes qui proposent une foule de solutions et finalement n'en fournissent aucune étaient-elles impuissantes à maintenir chez ES une allégresse disproportionnée dans cette atmosphère d'apocalypse ; l'anthroposophie même ne fut qu'une étape sur la voie du catholicisme.

Et au bout du périple, au jour des poèmes derniers, ce sont les « Arbres de son enfance » qui lui remettront, au seuil du « Pays qui n'est pas », la clef de tous les secrets :

La clef de tous les secrets gît dans l'herbe de la colline aux framboises.

Ce resserrement des liens avec la nature, les tendres vallons et les mélancoliques forêts de la Carélie y étaient certes plus propices que la hardiesse des monts alpins ; et plus d'un poète finno-suédois contemporain qui, transposant ce vers fameux (24), chanta la sauvegarde des espaces verts et la lutte contre la pollution des lacs ignore quelle longue et intime fréquentation de l'orgueilleux Nietzsche a conduit Edith Södergran sur cette voie paisible et résignée.

BIBLIOGRAPHIE :

en suédois

Œuvres complètes d'Edith SODERGRAN :

Samlade dikter.

H:fors 1949, 1962

H:fors et Sthm 1966

qui comprennent

Dikter (D), 1916

Septemberlyran (SL), 1918

Rosenaltaret (RA), 1919

Framtidens skugga (FS), 1920

Landet som icke är (LIA), 1925

Deux ouvrages fondamentaux sur l'œuvre :

ENCKELL Olof : **Esteticism och Nietzscheanism i Edith Södergrans lyrik**, H:fors 1949

Tideström Gunnar : **Edith Södergran**, Sthm 1949, 1960, 1963

Ediths brev, brev från Edith Södergran till Hagar Olsson, med kommentar av Hagar Olsson, Helsingfors 1956, 1973.

en français :

BOYER Régis : trad. des **Poèmes complets** d'ES, Oswald 1973

BOYER Régis : **Les structures de l'imaginaire chez Edith Södergran, génie baroque**. Etudes Germaniques, Paris 1972, p. 526-549

FAGES Loup de : **Edith Södergran**, Nouvelles Editions Debresse 1970

FERNANDEZ M-M. J : **Présence rimbaldienne d'une Vierge Moderne, ou Edith Södergran et**

la critique étrangère, Scandinavica (Supplement May), Cambridge 1976, p. 105-121.

Pour NIETZSCHE, les notes renvoient à l'édition des **Nietzsches Werke** I:1-8, II:9-16 (1895-1913).

Les écrits principaux de Nietzsche ont fait l'objet de traductions chez Gallimard, Stock, Aubier et au Mercure de France. J'ai choisi les plus littérales, et certaines sont de moi.

(1) Intitulé « En Afhandling om aristokratisk Radikalisme ».

(2) « Nietzscheanismus in Skandinavien », paru dans la « Neue Freie Presse ».

(3) Strindberg venait de publier les trois premières « Vivisections », dont « Die Kleine ».

(4) Avant-propos à l'édition des « Poèmes complets ».

(5) NW I : 1 p. 95.

(6) Pour cet essai de datation, voir Enckell p. 103-104.

(7) Edition critique d'Enckell : « Vaxdukshafvet », H : fors 1961.

(8) Par ex. Lettre n° 12 du 19-3-19.

(9) NW II:16 p. 311.

(10) NW 6 p. 125.

(11) NW I:5 p. 334.

(12) Cf. note 7.

(13) Lettre n° 6 du 9-2-19.

(14) « Fantastique » dans RA.

(15) A laquelle était déjà consacré un poème-catalogue (D 56).

(16) L'importance du Modernisme finno-suédois pour les 40-talistes, y compris les prosateurs, ne devrait plus être à démontrer.

(17) Qu'on retrouve chez d'autres Modernistes de la même génération : Gunnar Björling, Elmer Diktonius.

(18) NW I:1 p. 144.

(19) NW I:1 p. 45.

(20) Cf. « Tidestrom » 1963, p. 86-87.

(21) Par ex. Lettre n° 28 du 30-8-19 (ES envisage la publication d'un livre intitulé « Les Mystères de la chair » : C'est Eros qui célèbre le culte dans son temple. C'est l'Eros qui est le Wille zu Macht. »

(22) Voir poème de la « Kanteletar » cité par O. Enckell, « Tok mie katta kapseaisin » ; dans la trad. de J.L. Moreau (Oswald 1972) : « Et sa main je la serrerais / Fût-elle d'un serpent le siège / Sa bouche je la baiserais / Fût-elle au-delà de la mort / A son cou je m'accrocherais / Fût-il du crime le séjour. »

(23) Lettres Nos 32 et 39 de janvier et mai 1920.

(24) Devenu mot d'ordre de la poésie élégiaque finno-suédoise, voir par ex. poème de Bo Carpelan sur le même thème : « Det stumma graset » (L'herbe muette).

A propos de la présentation d'œuvres finlandaises en français en 1972-1973

par Jean-Jacques Fol

Cinq ouvrages touchant de plus ou moins près à la littérature finlandaise publiés en l'espace de moins de deux ans en France ! Voilà de quoi surprendre — et intéresser. Mais rassurons-nous immédiatement : ces ouvrages sont inégaux — par le nombre de pages tout d'abord. Par le contenu aussi. Ces ouvrages vont de dix à près de six cents pages dans des formats et des typographies différents. Une analyse quantitative aurait pu porter sur le nombre de signes — ce qui aurait été d'un intérêt assez faible encore qu'utile en comparaison des traductions et présentation d'autres littératures. Mais cette comparaison peut aussi s'établir de l'intérieur, à partir des « types » des ouvrages : quatre d'entre eux sont des traductions accompagnées de présentation ; un est une présentation sans accompagnement. Nous nous bornerons à présenter chacun de ces textes en allant de celui de R. Rosset (in « Finlande au miroir ») à celui de J. L. Moreau (« La Kantéléstar »), en passant par ceux de C. G. Bjurström, de R. Boyer et de J. A. Ahokas.

Le texte de R. Rosset comporte moins d'une dizaine de pages dans l'ensemble intitulé « La Finlande au miroir ». C'est un survol. Il ne pouvait en être autrement. Aussi nous nous contenterons de regretter que l'occasion offerte de nous donner au moins un panorama n'ait pas été saisie. A défaut de panorama l'auteur aurait pu opter pour l'examen de quelques thèmes. Il est possible que R. Rosset ait penché pour cette solution. Mais quels thèmes ? Que se dégage-t-il de ce texte ? Où sont les points de rupture ? Où est le ferment ? Et où le ciment ? En quoi cet article diffère-t-il finalement des autres articles publiés dans le même genre de livre depuis une trentaine d'années qu'il s'agisse de « Liberté créatrice » ou des « Finlande Hier & Aujourd'hui », ancêtres non renouvelés de cette « Finlande au miroir » ? Peut-on sérieusement dire que les « ... littératures eu-

ropéennes, à l'exception peut-être de la littérature russe, n'ont guère laissé en elle (la littérature de Finlande) que des traces superficielles ... » alors que d'Adamov à Sartre en passant par Beckett ou Robbe-Grillet, Joyce ou Henry Miller, Maïakovski ou Borges, les influences étrangères sur la littérature actuelle sont manifestes si elles ne sont pas déterminantes ? Et peut-on passer aussi cavalièrement sur l'importance de la trilogie de V. Linna : « Ici sous l'Etoile polaire » ? R. Rosset semble vouloir suivre certains « esprits » attardés nostalgiques d'une littérature et d'une société feutrées « sans problèmes » qui taisent, pudiquement, le nom de ce très grand écrivain, ou en édulcorent les œuvres. Et cet article ne pourrait au mieux être considéré que comme un écran de fumée. Quoi qu'il en soit, voici dix pages perdues, ou à tout le moins fort mal utilisées. Passons.

Antérieur de plus d'une année le texte de C. G. Bjurström a le net avantage de la place : il est suivi de notices biographiques et de soixante quinze pages de traduction.

Le propos de Bjurström est bref : il réinsère la littérature finlandaise dans un ensemble nordique et justifie (s'il le fallait) le choix du « modernisme », limité par le nombre de pages offertes par la revue ainsi que par la volonté de favoriser quelques tendances actuelles qui peuvent — et doivent — éveiller la curiosité du lecteur français. Au court avant-propos de C. G. Bjurström s'ajoutent les trois pages de notices biographiques réalisées par M. Bolgar et concernant sept des huit auteurs présentés. Sans doute pourrait-on critiquer le choix des auteurs élus et celui des textes privilégiés. Mais ce serait là vaine querelle. Ce qu'il faut, c'est prendre les textes proposés et savoir s'ils atteignent au résultat espéré et annoncé : éveiller la curiosité du lecteur de langue française.

Les notices biographiques sont rapides et disent l'essentiel. On s'étonnera toutefois de n'y pas trouver celle de l'auteur du premier texte : Pekka Tarkka (fils de pasteur, né en 1934, journaliste, collabore à diverses œuvres critiques ou études littéraires collectives, etc.) comme on pourra s'étonner, dans la bibliographie cette fois, de ne point trouver citée la traduction des Poèmes d'Edith Södergran qui nous semble-t-il sont à indiquer de préférence à celle des « poèmes » d'E. Laurila qui paraissent bien mièvres.

Pour être rapide l'article de P. Tarkka : « Littérature finlandaise ou quand l'Est et l'Ouest vont ensemble à la sauna » (et non « au » sauna, comme l'a si bien montré A. Sauvageot) est passionnant. On y sent sourdre une vie profonde, on y voit foisonner une vie intense, on y devine une soif, une espérance, une jeunesse d'esprit, un souffle, libérateurs. Et on ne saurait douter de l'importance ni de la valeur de la vie littéraire finlandaise actuellement — et depuis un peu plus d'un quart de siècle. Les affirmations de P. Tarkka : ce succès des romans de V. Linna : « Soldats inconnus » et « Ici sous l'Etoile polaire », « ... démontre qu'en Finlande la littérature est l'affaire de tout un peuple qui sait lire ... d'autres phénomènes indiquent qu'une œuvre écrite porte bien au-delà du public capable de discourir sur « l'œuvre d'art » ... » ne sont pas gratuites, de même que ses constatations finales « ... la tradition littéraire européenne et l'individualisme américain coexistent, ils forment la thèse; les idées socialistes l'anti-thèse ... il existe de fructueuses possibilités de synthèse. » Et il ne fait pas de doute que si « ... les saumons du Golfe de Finlande se meurent, par contre le domaine des influences et des parentés s'élargit ... » Aussi n'est-ce pas seulement l'espoir mais la certitude d'une nouvelle « naissance » sans cesse renouvelée de la littérature de Finlande que nous donne le bel article de P. Tarkka.

Il faudrait reprendre chacun des textes pour lesquels P. Tarkka est une excellente introduction. Ce n'est pas le lieu de le faire ici. Disons brièvement que chacun de ces textes présente un aspect nouveau et dif-

fèrent qui confirme la présentation générale et devrait donner au lecteur (et tout d'abord à l'éditeur bien sûr !) l'envie d'y « aller voir ».

Un dernier regret : arrivé au terme des soixante quinze pages on voudrait poursuivre et on reste sur sa faim, sur son attente. Regrets ? Certes. Mais pour C. G. Bjurström, M. Bolgar et Maurice Nadeau : une réussite.

Je me sens moins enclin à accorder mes suffrages à l'édition des poèmes d'Edith Södergran par les éditions de P. J. Oswald. Pourtant Régis Boyer, en « déchiffrant » E. Södergran, en nous restituant le « désaccord » du poète, m'avait intéressé. Mais les ambiguïtés de la présentation (« ... je ne veux pas parler d'antagonisme ... », « ... la grande guerre ... »), les clichés (trop) faciles (« ... il ya toujours un grand lac à l'horizon, en Finlande ... »), les manques (pourquoi par exemple ne pas dire ce qu'était le sanatorium où Edith Södergran fut soignée, où cinq années auparavant son père mourut) me mirent mal à l'aise.

Et puis surtout, pourquoi taire la publication en 1954 des poèmes d'Edith Södergran sous le beau titre de « Poèmes du pays qui n'est pas » ? D'autant qu'à la lecture de la traduction de R. Boyer il semble que les emprunts soient nombreux d'un texte français à l'autre. Et s'il n'y a pas eu emprunt, ce qui est fort possible, il y a au moins « conjonction d'évidence ». Sans doute trouve-t-on dans l'édition de P. J. Oswald soixante et un poèmes qui ne figurent pas dans l'ouvrage publié par Debresse — mais Naërt alors expliquait et justifiait ce renoncement qui est fort compréhensible quand on lit les poèmes en question. Cependant, et cela est loin d'être négligeable, il y a à l'avantage de R. Boyer que certains non-, faux-, et même contre-sens de la première traduction disparaissent. Traduction fidèle donc ? Oui. Et non. Car il ne suffit pas d'annuler des erreurs, de les neutraliser et de donner une traduction sans faille grammaticale pour que cette traduction soit « fidèle ». Faut-il reprendre les travaux d'Ed. Cary ou de R. Caillois pour tenter dire ce qu'est une bonne traduction ? Voilà qui nous conduirait sans doute trop

loin. Nous nous en tiendrons à la notion fondamentale des « rapports d'équivalence » si bellement démontrée par Baudelaire. S'il nous faut bien constater que P. Näert a commis des erreurs, des « fautes » (dans le sens scolaire du terme bien sûr) et que, parfois, les formules de R. Boyer sont mieux venues, plus denses que certaines de son prédécesseur, il nous faut aussi constater que la langue de Näert est plus simple, plus familière, moins « noble » sans doute, et que ces qualités de simplicité aboutissent en bien des cas à un rythme meilleur, à des formules plus suggestives comme dans « La nuit étoilée » ou « Vierge moderne ».

La simplicité — qui n'exclut pas la recherche — proposée par P. Näert semble mieux « coller » au ton des poèmes offerts. Mais peut-être n'est-ce là qu'appréciation subjective. Et il faut bien dire qu'il est quelques fois difficile de choisir entre les deux traductions. Alors, lire les deux ? Aller de l'une l'autre ? Voyager en zigzag dans ce « pays qui n'est pas » en le recherchant jusque dans sa graphie originelle ? Peut-être serait-ce le mieux. Mais à défaut d'une Edith Södergran sans faille, dans sa limpidité transparente, alors oui : roulons de Näert en Boyer, de Boyer en Näert. Cherchons. Nous ne serons pas déçus. Et puis, de temps à autre, nous nous retrouverons accordés, parfaitement, uniment (1).

Le propos de J. A. Ahokas était autre son but pour le moins double : présenter la prose finlandaise dans une longue introduction et la faire apprécier par de nombreux textes. Pour cette entreprise, Ahokas a su bénéficier du support non négligeable de l'U.N.E.S.C.O. De surcroît bon interprète du Finnois, ses traductions ne prêtent guère à discussion encore que l'adjectif « inférieure » s'il fut un temps accollé à la Loire ou la Seine, ne le fut jamais en français à l'école qui se veut ou primaire ou élémentaire, de même le Dieu du Tonnerre et de la Foudre ne saurait être confondu avec la seule foudre comme la salle commune d'un moulin n'est pas le moulin tout entier quand bien même on entre aussi facilement dans l'un que dans l'autre ! Mais laissons cela de côté.

Ahokas a choisi de nous présenter trente neuf auteurs, prosateurs ayant publié au cours du siècle écoulé. Là encore, comme pour le choix offert par « Les Lettres Nouvelles », il pourrait être discuté du pourquoi celui-ci plutôt que celui-là. Avec « Prose finlandaise » cette discussion prend sens : Ahokas se propose de donner un éventail complet tant par les textes que par sa longue introduction où apparaissent cent quarante sept noms différents. L'importance même de l'introduction fait que la préface de G. E. Clancier ne paraît qu'un pâle résumé quelque peu hâtif de ce qui nous est ensuite proposé. A cette « pâleur » s'ajoutent les hésitations et les erreurs (le père de Marja Jotuni était « propriétaire », celui d'A. Järnefelt, général, celui d'A. Kivi « homme libre », etc.; Elvi Sinervo n'appartient pas au groupe des écrivains « nouveaux » en 1970-1973 : elle publie depuis 1937, etc.) et il semble vite que cette préface ne soit que de complaisance et par là même totalement inutile. Les six pages qu'elle occupe auraient été mieux venues si elles avaient été accordées à un quarantième auteur !

L'introduction d'Ahokas appelle plusieurs remarques. Ainsi il n'est rien dit de la littérature enfantine. C'est dommage et cela fait que le panorama ne saurait être complet, d'autant que de tels auteurs (Tove Jansson par exemple) existent en français et qu'il n'aurait pas été mauvais de les « resituer ». Il est regrettable aussi que bien des obscurités soient laissées et que bien des « facilités » soient introduites. Ainsi en va-t-il du « ... Finlandais qui ne s'enivre pas de belles paroles ... » (p. 14). Cette affirmation qui sonne bien est bien osée quand on connaît « la magie du verbe » qui se manifeste en Finlande. Ainsi encore est-il bien hasardeux d'avancer que les Finlandais avaient « adopté » (p. 23) le Suédois alors que nul choix ne leur avait été offert et que cette langue leur avait été ni

(1) Régis Boyer a donné depuis de nombreuses, très belles en même temps que fort savantes, traductions de « Sagas » sur lesquelles nous espérons pouvoir revenir dans BOREALES.

plus ni moins qu'imposée par les circonstances autant que par les hommes qu'en d'autres lieux on appela des colonisateurs, ou des conquistadors ! Il est aussi des termes qui prêtent largement à confusion. Ecrire que « ... pendant tout le XIX^e siècle la Finlande eut un parlement, un cabinet, des fonctionnaires et des magistrats nationaux ... » est sans doute exact, grammaticalement. Mais cela ne reflète pas la réalité si on ne précise pas que ce parlement comme ce cabinet relevaient d'un autre âge et du bon vouloir d'un souverain étranger. D'autant que leur statut était fort médiéval et que leurs pouvoirs comme leur représentativité n'allaient pas au-delà !! On aimerait aussi savoir ce que recouvre le terme de « musique pure » (p. 20) si toutefois cela a un sens. Il serait trop aisé de poursuivre. Arrêtons là pour cette question.

Mais ce qui étonne le plus dans cette introduction où le « scientisme » s'allie au « purisme » est le mélange d'inutilités et de silences. Quel intérêt y a-t-il à signaler que tel ou tel des écrivains cités est connu de l'auteur de la préface ? Et pourquoi dire soudainement que tel a été traduit en X langues si on ne situe pas pareillement chacun des auteurs cités. Est-ce ignorance ? ou malveillance ? Pourquoi signaler une prononciation approximative pour un nom et pas pour les autres ? Pourquoi disserter sur le « sort inévitable de tout texte historique », surtout quand il s'agit de sa propre introduction ? Pourquoi encore nous entretenir des déplacements de l'introduit ? Etc. A l'inverse, alors que tant de place a été trouvée pour de si nombreuses futilités, il est des oublis « fâcheux » comme des prises de position pour le moins étonnantes. Je ne citerai qu'une de ces dernières. Page 19, on peut lire :

« ... (Le Chant de la fleur rouge, 1905, malheureusement beaucoup traduit et lu à l'étranger) — en 1934 en France, nouvelle ed. revue en 1947.

Et puis plus rien. Plus personne. Aucune justification ! J. Linnankoski mérite-t-il une telle sévérité ? Surtout dans cette introduction si prolixe par ailleurs ? Et pourquoi ne pas dire que cet ouvrage est très influencé par le cycle kalévaléen, qu'il en

est bien souvent une transposition moderne, dans un monde en train de s'industrialiser. Et pourquoi aussi taire l'influence littéraire et sociale de J. Linnankoski qui s'est littéralement tué à la tâche ?

Pour ce qu'ici je nommerai pudiquement des « oublis », j'en distinguerai de deux ordres. Les partiels et les totaux. Les « partiels » apparaissent chaque fois qu'un écrivain critique la société dans laquelle il vit. Ahokas estime très régulièrement que cela n'est point idéologique. Au mieux parle-t-il « d'opinions contraires à la politique poursuivie par le gouvernement », mais en « gommant » l'engagement politique de ces auteurs, exception faite toutefois pour Eva Wichman (Dieu sait pourquoi !). Une autre forme de l'oubli « partiel » est si l'on ose dire plus subtile : un auteur est cité (comme c'est le cas pour V. Linna) mais son œuvre ni présentée ni analysée alors que d'autres auteurs que J. Ahokas reconnaît lui-même comme mineurs et même totalement « étrangers » à la Finlande (tels Franzen, Creutz, etc.) sont longuement présentés.

Parmi les auteurs de langue suédoise totalement oubliés j'en retiendrai au hasard deux actuels. L'un est mineur : Marianne Alopæus. Mais son nom aurait fort bien pu être cité et quelques uns de ses romans (« Mörkrets kärna » par exemple) analysés. L'autre : Atos Wirtanen, plus complexe, est plus difficile à cerner. Ami et « élève » d'Elmer Diktonius, il a sans doute peu écrit. Mais chacun de ses textes a « marqué » jusqu'à Diktonius lui-même. Et je ne parle pas de son action journalistique et politique pendant et après la guerre, ni de ses « aphorismes ». Chez les « Finnois », les « oublis » sont plus nombreux et plus évidents encore. On pourrait, au fil de la mémoire, citer Hannu Salama, Veikko Huovinen, Eeva Joenpelto, Kai Laitinen, Jarno Pennanen, Maiju Lassila, etc. Sans doute Ahokas se justifierait-il au moins en ce qui concerne H. Salama en disant que ce dernier a publié après 1963. Mais c'est là une mauvaise excuse : l'anthologie est sortie des presses en octobre 1973. Jusqu'à cette date elle pouvait toujours être améliorée. Pour K. Laitinen, Ahokas avancera peut-être (comme pour P. Tarkka, « oublié » lui

aussi !) qu'il n'est « que » critique et essayiste ? Là encore la raison est mauvaise car K. Laitinen est un des meilleurs connaisseurs de la prose finlandaise et il eût justement été intéressant de le faire participer à cette anthologie, au moins par un texte. Mais pour Jarno Pennanen ? Pour Maiju Lassila ? Est-ce par ce que M. Lassila — journaliste socialiste en 1917, noyé par les Blancs en 1918 — « s'amuse », donne dans le grotesque et la satire burlesque ? Et Jarno Pennanen ? Parce qu'il fut rédacteur dans un journal communiste ? Ou parce qu'il fut surréaliste ? Ses « Lettres jamais envoyées » tout en même temps baroques et surréalistes sont un des plus beaux morceaux de la prose finlandaise d'avant-guerre. Et Veikko Huovinen ? Et ... Et ... ?

Alors ? Cette introduction aurait pu être excellente. Plus simplement, elle aurait pu être. Elle aurait pu. Seulement ...

Il ne suffit pas d'aligner des noms. Il ne suffit pas de connaître tel ou tel pour « faire » de la bonne littérature. Il ne suffit pas de bien manier le passé simple (ce qui est quelque peu tombé en désuétude). Il faut aussi de l'effacement, de l'humilité, de la sensibilité.

Par bonheur, il reste les textes. Et quels que soient leurs défauts, leurs manques, LISEZ-LES. Lisez-les tous, en oubliant s'il le faut introduction et notes. Ils vous donneront l'envie d'en lire d'autres. De ces auteurs. Mais d'autres aussi.

C'est d'ailleurs ce qui est avec la « Kantéléstar ». Elle donne l'envie de la relire une fois lue, et d'aller voir « la suite », le reste — si j'ose dire — de la poésie populaire, et tout d'abord l'ensemble de la « Kantéléstar » car Jean-Luc Moreau n'a pu ici nous présenter que quelques uns des sept cents chants et poèmes qui composent l'œuvre d'origine.

Mais aussi, en sept pages, J.-L. Moreau nous dit ce qu'il faut savoir pour comprendre ces poèmes et les raisons qui le guidèrent dans son choix (à noter que J.-L. Moreau relève très justement la valeur magique du Verbe et la puissance de la parole qui font que chez les anciens Finnois « nommer c'est créer ».) On regrettera tout en même

temps la brièveté de la partie « textes » et de la présentation. Et ce seul regret montre assez l'excellence de ce petit livre(1). Une étude un peu plus approfondie (et par conséquent plus longue dans ce cas) aurait sans doute permis de « dater » avec plus de précisions certains des thèmes — comme celui de la Grande Guerre du Nord qui coûta à la Finlande quelques 20% de sa population.. Peut-être aussi aurait-on aimé voir la résonance actuelle de la « Kantéléstar », savoir dans quelle mesure elle appartient encore à la vie quotidienne, comment elle est ressentie de nos jours — et assimilée. Au besoin comment ses thèmes et ses mythes réapparaissent dans la poésie moderne. Car, sous leurs allures timides, ces poésies populaires portent loin. Tout comme la flèche du chasseur qui rasure son gibier en lui disant :

Bel écureuil, badaud joli,
 Mon petit-gris, mon petit frère,
 Sois sans crainte devant mon arc,
 Sois sans frayeur devant mes flèches,
 Ce sont copeaux et bouts de bois,
 Ils ne peuvent porter bien loin.

Puis le chasseur tire, la flèche vole par-dessus les herbes, comme le poème au-delà du temps, jusqu'à l'écureuil, jusqu'à nous. Et nous atteint.

(1) Et J.-L. Moreau a renouvelé l'exploit de la traduction la mieux venue, la plus discrète et la plus pure en 1973 avec « Poèmes » de Katri VALA (Publications orientalistes de France) et en 1974 avec « Hiltu et Ragnar. Histoire de deux enfants des hommes » de F. E. SILLANPAA (P. J. Oswald). « Finlande au miroir » Seghers 1973 ; « Ecrivains de Finlande » Les Lettres Nouvelles 1972 ; « Poèmes complets » d'E. Södergran, P. J. Oswald 1973 ; « Prose Finlandaise » Ahokas, Seghers 1973 ; « La Kantéléstar » J.-L. Moreau, P. J. Oswald 1973.

Réflexions sur le roman prolétarien suédois

par Ph. Bouquet

Pendant de nombreux siècles, la Suède est restée à la remorque des grands courants européens, tant sur le plan littéraire que sur les plans économique, politique et social. Mais le XX^e siècle l'a soudain propulsée au premier rang de l'évolution, au point de susciter la jalousie et la critique de mauvaise foi. Elle n'a pas manqué à cette règle sur le plan littéraire et l'occasion de cette soudaine avance sur le reste du monde est, nous semble-t-il, cet ensemble quantitativement et qualitativement remarquable qu'est son roman prolétarien.

Alors que les autres pays occidentaux voyaient une littérature bourgeoise de plus en plus essoufflée se battre les flancs pour tenter de survivre et que les pays socialistes s'enlisaient pour la plupart dans les ornières du réalisme socialiste, la Suède a été pratiquement la seule nation en Europe à voir fleurir une véritable école prolétarienne. Certes, il y a eu par ailleurs des écrivains issus du peuple des travailleurs. Même en France. Mais, chez nous, ils sont restés des individualités isolées et souvent tragiques — le cas le plus typique étant celui de M. Audoux — et seuls des écrivains d'origine bourgeoise — Malraux, J. Romains ou Aragon, par exemple — ont été capables d'écrire de grandes fresques sociales. Tout le reste n'a guère été que bons sentiments, c'est-à-dire, comme chacun sait, mauvaise littérature.

En Scandinavie même, le Danemark a bien connu l'ancêtre du roman prolétarien — si l'on met à part Gorki — avec Martin Andersen Nexø (1869-1954), mais la postérité de celui-ci s'est limitée à son épigone Hand Kirk (1898-1962). La Norvège a connu Kristoffer Uppdal (1878-1961), Johan Falkberget (1879-1967) et Oscar Braaten (1881-1939). Mais le talent du second est trop subtil pour être défini par une seule épithète et le troisième représente plutôt, en fait, une littérature de type petit-bourgeois. La Finlande a donné le jour au Tolstoï nordique, F.E. Sillanpää (1888-1965), avant d'abriter le talent plus authentiquement prolétarien de Toivo Pekkanen (1902-1957) ainsi que celui de Väino Linnä (né en 1920), auteur à la fois engagé et à succès. Mais aucun de ces pays ne peut, comme la Suède, offrir une dizaine de noms de tout premier plan, injustement ignorés du public mondial malgré le fugitif coup de projecteur causé par l'attribution du prix Nobel de littérature 1974 à Eyvind Johnson (1900-1976) et Harry Martinson (né en 1904). La faible diffusion de la langue suédoise a certes nuï à leur renommée à l'étranger. Seul V. Moberg (1898-1973) a pu accéder à la gloire internatio-

nale, via les Etats-Unis où il a trouvé un second public parmi les descendants d'émigrés suédois. Si le public germanique et est-européen a pu se familiariser avec l'œuvre d'Ivar Lo-Johansson (né en 1901), la France n'a encore consenti à traduire — confidentiellement — que l'œuvre la moins intéressante et la moins représentative de ce grand ami et connaisseur de notre pays. A notre connaissance, ni Martin Koch (1882-1940), ni Moa Martinson (1890-1964), ni Rudolf Värnlund (1900-1945), ni Josef Kjellgren (1907-1948), ni Folke Fridell (né en 1904) n'ont encore eu les honneurs d'aucune traduction dans une langue de l'Europe occidentale. Ceci est bien significatif du peu d'intérêt régnant dans les classes cultivées de celle-ci pour ce genre de littérature. Le seul moyen de se familiariser avec ces chefs-d'œuvre est donc d'apprendre le suédois.

Mais pourquoi justement la Suède ? Nous ne sommes pas sûrs de pouvoir répondre de façon définitive et irréfutable à cette question, cependant il nous semble que l'explication la plus satisfaisante est probablement à chercher aux confins de l'économie politique, de la sociologie et de la *Geistgeschichte*. Car on ne peut manquer d'être frappé par la concomitance qui se révèle à l'examen entre l'apparition de cette nouvelle catégorie littéraire (aux alentours de 1910) et le déclenchement du processus de transformation sociale et politique de la Suède. L'industrialisation tardive de ce pays (environ un demi-siècle après la Grande-Bretagne, par exemple) n'a fait sentir ses effets qu'aux débuts du XX^e siècle. Mais ceux-ci n'en ont été que plus brutaux. La principale conséquence en fut la Grande Grève de 1909 qui, à son tour, déclencha un processus de démocratisation qui occupa toute la seconde décennie du siècle. En 1920, la Suède se retrouve — enfin — à l'heure européenne. Mais elle va profiter de son élan pour réaliser un certain nombre de transformations dont les autres grandes nations ont été incapables à l'époque ; de sorte que l'Entre-deux-guerres, malgré ses problèmes, s'avèrera l'une des périodes les plus fécondes de son histoire.

Or, la première génération des écrivains prolétariens suédois accède à la littérature au moment de la Percée Démocratique et la seconde aux alentours de 1930. Celle-ci, de loin la plus nombreuse et la plus féconde, va bénéficier d'une puissance vague de fond d'optimisme intellectuel et social. C'est la grande époque de l'éducation populaire des *folkörörelser* (mouvements popu-

lares) de tous ordres dans lesquels il nous semble qu'il faille chercher la clé de l'étonnante transformation, en l'espace de cinquante ans, d'un pays arriéré en pays d'avant-garde.

Car, pas plus ici qu'ailleurs, il n'y a de miracle.

La Suède a tout simplement su puiser dans ses couches populaires une énergie jusque là réprimée. Pendant environ deux décennies, tout a semblé possible. D'aucuns jugeront naïf un enthousiasme qui n'avait pas pensé à commencer par réaliser la révolution. Mais, quoi que l'on puisse en penser, peu de choses en ce bas monde sont plus émouvantes et réconfortantes à la fois que la soif de savoir qui, à en juger par tous ces romans — autobiographiques ou non — s'est alors emparée des meilleurs enfants du peuple suédois. L'effort autodidacte rencontre un certain nombre de mains tendues (Hautes Ecoles Populaires, mouvements d'éducation populaire, sociétés de tempérance, syndicats, etc...) qui le guidèrent et l'aidèrent dans sa grisante aventure. L'ardeur au travail, le sérieux suédois, la persévérance patiente firent le reste. Au moment où la Deuxième Guerre mondiale se déchaîne autour d'elle, la Suède est prête pour un grand bond en avant. Le roman prolétarien est le digne reflet de cette évolution et de ces espoirs. Sans doute est-ce la raison pour laquelle il reste, aujourd'hui encore, si tonique. Si la critique, les mises en garde et les réticences n'en sont pas exclues, il est animé d'un souffle de confiance en un humanisme rénové, qui peut offrir un véritable bain de jouvence spirituelle aux « hommes las » des années 70.

Une autre source d'étonnement pour le public français réside dans l'importance des problèmes et des impulsions d'origine rurale qui nourrissent cette littérature. Sans doute est-ce là l'une des ultimes conséquences de l'industrialisation tardive. Mais c'est aussi la preuve qu'une littérature puissante et de qualité peut se développer sur la toile de fond de la campagne, contrairement à ce qu'a semblé croire pendant longtemps une classe littéraire française tout entière citadine. Moberg, Lo-Johansson, Harry et Moa Martinson, ainsi que Jan Fridegård (1897-1968) sont d'origine rurale. Le seul citadin véritable est Värnlund. Aussi faudra-t-il attendre l'arrivée de Fridell sur la scène littéraire, c'est-à-dire après la Deuxième Guerre, pour voir les problèmes liés à la mécanisation du travail apparaître en plein jour. Moberg illustre la situation d'une petite paysannerie guettée par la misère et n'ayant comme alternative que la prolétarianisation. Plus étonnant encore pour nous, Lo-Johansson, fils d'un ouvrier agricole analphabète, illustre le servage d'un prolétariat rural que la littérature française n'a pas encore réussi à découvrir. Martinson et Kjellgren illustrent, chacun à sa façon, la vie pleine de labeur et de périls des gens de mer. Moa nous

montre le calvaire de la femme du peuple, à la fois exploitée et maltraitée, et pourtant remarquable de courage et de volonté. Seul Värnlund nous fait pénétrer dans des lieux de travail à caractère industriel et il nous faudra attendre 1946 pour descendre au fond d'une mine (dans *Se din bild*, de Bj.-E. Höijer), l'année même où *Död mans hand*, de Fridell, pose enfin les vrais problèmes du prolétariat industriel. La misère des campagnes, l'exode rural, la peine des hommes au contact de la nature seront donc pendant longtemps les thèmes principaux de ces ouvrages, mais la protestation sociale n'en sera pas moins véhémement pour autant. Voilà qui contraste avec nos préoccupations exclusives pour le sort du prolétariat industriel.

Parmi les nombreuses polémiques intellectuelles auxquelles la littérature prolétarienne a donné lieu, il est bon d'aborder en premier celle de la valeur exacte à accorder à l'adjectif prolétarien. Certains ont fait remarquer que, après une jeunesse autodidacte et marquée par l'expérience précoce du travail physique, tous ces écrivains sont devenus des professionnels de la littérature et ont, de ce fait, perdu le droit de parler au nom des prolétaires. Cette objection ne peut être écartée d'un simple haussement d'épaules Lo-Johansson ayant, en particulier, plusieurs fois fait état de ce que l'on peut appeler « la mauvaise conscience de l'écrivain prolétarien ». Il a lui-même ressenti comme une trahison le fait de vivre d'un travail intellectuel et au contact obligé de la bourgeoisie, ne serait-ce que par l'intermédiaire des éditeurs et des critiques. Mais force lui était également de constater qu'il n'aurait jamais pu avoir accès à la littérature s'il était resté ouvrier agricole. D'où le dilemme. Du moins jusqu'à ce qu'il s'aperçoive que la littérature pouvait, justement, être l'instrument de la fidélité. Il lui suffisait de se replonger, par ses livres, dans ce prolétariat qu'il avait dû quitter pour accomplir ce qu'il avait toujours considéré comme sa vocation. D'où un combat littéraire d'une douzaine d'années, doublé d'un combat syndical très accaparant pour faire prendre conscience à l'opinion publique — et aux intéressés eux-mêmes — de l'ampleur du problème du prolétariat agricole. Ceci sans aucune complaisance ni envers les modèles humains, ce qui lui valut des protestations indignées et quelques injures de la part de ceux qu'il défendait, ni envers sa conscience artistique, puisque les ouvrages de cette période sont sans doute les plus « parfaits », ou du moins les plus achevés, d'une production qui est sur le point de fêter son cinquantième anniversaire et qui a déjà dépassé la cinquantaine de titres.

En prenant la parole pour défendre ses anciens semblables et réclamer pour eux le droit à une

existence plus digne, Lo-Johansson trouvait, comme ses collègues, le moyen d'exercer une solidarité dans laquelle il a toujours vu la principale vertu et qui ne peut s'établir qu'entre égaux. Il en fut récompensé par l'accord entre patronat et syndicat qui vint (en 1945 !) mettre fin au statut particulier qui faisait des *statare* des serfs égarés en plein XX^e siècle. Pourtant, il ne s'est jamais targué d'aucun mérite particulier en l'occurrence, bien conscient du fait qu'il était possible d'expliquer cette mesure par l'évolution économique et n'ignorant pas qu'il ne suffisait pas de quelques signatures en bas d'un document pour mettre fin à une servitude dont il n'avait jamais cessé de dire qu'elle était avant tout morale. Mais son exemple illustre parfaitement la délicate situation des écrivains de son espèce, contraints par les nécessités d'une société qu'ils réprouvent de s'éloigner d'une classe laborieuse qui constituait leur véritable terreau, et de la fustiger pour son propre bien. Ceci est le contraire même du confort intellectuel et il est difficilement supportable de voir certains jeunes radicaux traiter ces hommes du haut de leur suffisance et de leur bonne conscience.

Le cas de Fridell offre un prolongement intéressant à cette question. Bien que contemporain de la plupart des autres, il n'a en effet accédé à la littérature qu'après la Deuxième Guerre parce qu'il a tenté de pousser un peu plus loin que ses prédécesseurs la signification de l'épithète « prolétarien » : il est en effet resté ouvrier du textile après avoir entrepris son œuvre littéraire. Mais il a dû, lui aussi, finir par se rendre à l'évidence : dans l'état actuel de la société, il n'est pas possible d'être à la fois écrivain et ouvrier. Et il a choisi la littérature. Mais lorsque, dans un opuscule datant de 1948, il tentait de donner un second souffle au roman prolétarien, il s'est trouvé en même temps prononcer en quelque sorte son propre éloge funèbre en littérature : le type de roman qu'il réclamait — et qui devait mettre en lumière les rapports de l'homme et de la machine — était bien celui qu'il écrivait depuis quelques années, mais aussi celui qu'il était sur le point d'abandonner. Le reste de l'œuvre de Fridell n'est pas sans intérêt, au contraire ; elle se préoccupe beaucoup de fidélité, de lien entre passé et futur, de révolte et de communauté humaine. Mais elle est assez éloignée du radicalisme intellectuel et artistique de ses débuts. Il a su compenser cela en se rendant par la suite très utile dans le domaine de l'éducation populaire, mais il a sans doute été l'une des principales victimes d'une société par trop imparfaite.

Autre pierre d'achoppement de la littérature prolétarienne, en effet : le public. D'aucuns ont ironisé sur ces « prolétaires » qui étaient édités et lus par des bourgeois. Il est possible de retourner

l'argument et de trouver très méritoire de la part d'un public bourgeois de s'intéresser à ce que d'anciens prolétaires peuvent avoir à dire. Les éditeurs français, eux, n'en sont pas encore arrivés là et ne risquent guère d'y arriver tant que leur clientèle s'intéressera par priorité aux jeux esthétiques et aux constructions intellectuelles type « nouveau roman », quand ce n'est pas au roman sentimental le plus éculé. Le fait qu'il en soit allé autrement du public suédois témoigne de l'ampleur du changement qui s'y était opéré ; un changement que ces écrivains, par leurs œuvres et par les innombrables polémiques et combats qu'ils ont menés, ont encore contribué à accentuer. Ils étaient à la fois symptômes et facteurs d'évolution — tous leurs détracteurs ne peuvent en dire autant. Leur courage, non plus, n'est plus à démontrer. Que ce soit le courage physique du jeune Martinson se lançant sur des océans infestés de mines, ou le courage moral et social de Lo-Johansson, soulevant sans cesse de nouveaux problèmes, mettant constamment en évidence de nouvelles tares et de nouveaux scandales au sein d'une société sur laquelle le « bien-être » était censé régner ; que ce soit le courage de Moberg, n'ayant de cesse qu'il ait fait la lumière sur un certain nombre d'affaires judiciaires peu glorieuses pour le pouvoir politique et cela à une époque où il était lui-même engagé dans l'entreprise littéraire la plus accaparante que l'on puisse concevoir, celui de Kjellgren, ce tuberculeux qui n'a jamais cessé de tenter de faire éprouver à ses semblables la joie dans le travail dont il a si peu joui lui-même, ou celui de Johnson, bravant les interdits pour tendre la main à la résistance norvégienne. De tels hommes ont plus fait évoluer le goût et les préoccupations de leurs semblables que toutes les invectives des sans-culottes de l'intelligentsia. Ils n'ont de leçons d'efficacité et de radicalisme à recevoir de personne. Pas plus sur le plan politique que sur les autres.

Pour eux, le socialisme fut dès le début une manière d'évidence. Face au capitalisme libéral dont ils ont pu constater, souvent dans leur chair, les effets dévastateurs, il n'y avait pas le choix. Leur vocation fut en général précoce, mais elle ne fut pas pour autant de courte durée. Au contraire. Certains peuvent à l'heure actuelle se prévaloir d'un bon demi-siècle d'engagement socialiste. Mais cet engagement fut tout sauf aveugle. Les cas de conscience ne manquent généralement pas au militant qui ne veut pas transiger avec la vérité, et ils n'ont pas fait exception à la règle. Jamais la discipline de parti n'a fait taire leur voix. De 1940 jusqu'à sa mort, les rapports de Moberg, social-démocrate proclamé, avec le parti du même nom ne furent guère qu'un long règlement de comptes dont la une des journaux se fit plus d'une fois l'écho ; Lo-Johansson, le syndicaliste, n'a pour sa

part cessé de placer des pétards allumés dans les mains de tous ceux qui avaient un semblant de responsabilité dans le pays ; malgré ses convictions ; Martinson a toujours refusé d'inféoder la poésie à la politique ; et faire de Kjellgren un marxiste-léniniste bon teint, comme une universitaire soviétique a, paraît-il, réussi à le faire, relève de la malhonnêteté intellectuelle la plus caractérisée. Il est vrai que le respect de ces écrivains pour la vérité peut aussi s'expliquer par le caractère fort peu dogmatique de leur socialisme. Lo-Johansson s'est lui-même défini comme un « socialiste de la vie », c'est-à-dire un socialiste formé par la pratique de l'action syndicale et non par la lecture de Marx (dans lequel il a d'ailleurs déclaré voir « un poète » !). Ceci vaut peu ou prou pour tous ses collègues et explique leur attitude devant les problèmes politiques : ils cherchent la solution ou l'attitude qui leur semble le plus conforme à l'esprit du socialisme et non à ce qui figure dans les œuvres d'Engels ou à ce qu'a dit Lénine. Ainsi s'explique la réaction de la plupart d'entre eux — à l'exception de Moa, communiste convaincue, et, dans une certaine mesure, de Lo-Johansson — lors de l'attaque de la Finlande par l'U.R.S.S. en 1939. Pour reprendre les propos de Johnson à l'époque, il est difficile de trouver quelque chose de socialiste dans le fait, pour une grande puissance, de bombarder les quartiers ouvriers d'un petit Etat voisin et pacifique.

Plus que de marxisme-léninisme, la pensée de nos auteurs se colore donc d'anarchisme, sans doute du fait d'un individualisme profondément enraciné.

S'ils sont socialistes, c'est en effet avant tout pour défendre l'individu, cet individu que le capitalisme asservit chaque jour un peu plus à sa volonté de puissance et qu'il avilit pour les besoins de la cause. Ils ne veulent donc nullement remplacer cet oppresseur par un autre qui s'appellerait l'Etat. Dans ces conditions, il ne paraîtra sans doute guère étonnant que le penseur qui ait eu le plus d'influence sur eux, collectivement, soit Kropotkine. Soucieux de fraternité, de paix, de développement harmonieux de l'individu dans une libre collaboration, dans le respect de chacun et l'entraide mutuelle, ce prince russe qui est allé plus loin que tout autre dans la difficile voie de la synthèse du socialisme et de l'anarchisme ne pouvait manquer de les séduire par la hauteur et la noblesse de ses vues. Comme lui, ils sont en définitive plus préoccupés de morale que d'économie politique et de dignité de l'individu que de plans quinquennaux. Quitte à se faire taxer de révisionnisme, ils n'ont guère accordé de considération aux grandes exhortations à la lutte des classes et ont toujours considéré qu'une dictature restait une dictature même si on la faisait suivre de la mention « du prolétariat » (ce qui équivalait

en fait à une dictature sur le prolétariat, faisait remarquer Johnson). Ce qu'ils ont toujours attendu du socialisme, c'est plus de liberté et de démocratie — une liberté et une démocratie moins caricaturales que leurs variantes « libérales » et couplées avec une justice sans laquelle elles ne sont que lettre morte. Il n'est donc pas surprenant qu'ils aient pour la plupart été très liés au mouvement coopératif, dans lequel les plus vaincus ont pu voir la véritable réalisation du message socialiste ainsi que celle de la dialectique de l'individuel et du collectif : dans un tel système aucun bien individuel ne peut manquer de donner un bien collectif, de même qu'aucun bien collectif ne peut manquer de faire retour à l'individu. Sans être pour autant aveugle aux imperfections du système coopératif — surtout à l'intérieur d'une économie capitaliste — Fridell, par exemple, a pu consacrer une grande part de sa vie à œuvrer, littéralement et concrètement, pour la coopération sous toutes ses formes.

La véritable fragilité de la littérature prolétarienne suédoise devait apparaître au lendemain de la Deuxième Guerre. En effet, il ne se produisit pas alors l'indispensable relève. Ceci peut paraître paradoxal, puisque c'est à cette époque que l'on commença, à l'étranger, à s'apercevoir que la Suède existait et que l'on se mit bientôt à employer cette expression stupide : le modèle suédois. Mais, en fait, tout ceci s'explique fort bien. Aussi remarquable qu'ait été l'évolution du pays au cours des décennies précédentes, celle-ci n'a pas suffi à faire naître une société nouvelle. Elle a rogné les ailes du capitalisme sauvage, le forçant à sauver au moins les apparences de la décence ; elle a supprimé les injustices les plus criantes et permis à (presque) tout le monde de trouver place dans le fameux « foyer du peuple » (*folkhemmet*). Mais elle s'est arrêtée là. En particulier, elle n'a pas donné un sens nouveau au travail humain — chose qui tenait particulièrement à cœur aux écrivains prolétariens — ni réalisé cette collaboration dans l'équité et la dignité qui était la condition de tout progrès ultérieur. Elle n'a pas tenu toutes ses promesses et a ainsi fini par étouffer les énergies qu'elle avait suscitées et utilisées, et laissé à leur place la désillusion et la résignation.

« Si les « anciens » de la littérature prolétarienne, portés par leur tempérament et par leurs convictions, ont pu continuer leur œuvre — quitte, parfois, à l'infléchir quelque peu, souvent dans une direction historique — ils n'ont pas trouvé de disciples. Il n'y a pas véritablement de troisième génération prolétarienne, il n'y a qu'une troisième génération avortée. Lars Ahlin (né en 1915) pourtant élevé dans l'orthodoxie marxiste — ou justement pour cette raison ? — commence sa carrière littéraire

par un véritable règlement de comptes avec le socialisme : *Tåbb med Manifestet* (1943) ; après quoi il consacra le reste de son temps à s'interroger sur les voies de la grâce et sur les arcanes de la forme littéraire. Plus tragique encore, Stig Dagerman (1923-1954), dont l'essentiel de l'œuvre vient d'être mis à la portée du public français, va être saisi de nausée devant le conformisme et l'absence d'horizon d'un milieu ouvrier décrit comme franchement petit-bourgeois. Attiré par l'anarchisme, dans lequel il voit pendant un certain temps le seul moyen de lutter contre l'absurde de l'après-guerre, il va développer en quelques œuvres d'une brûlante intensité (*Le Serpent*, 1945 ; *L'île des condamnés*, 1946 ; *L'enfant brûlé*, 1948) toute une problématique du suicide en tant que preuve de liberté et que but de la vie, avant de se réduire lui-même au silence et de mettre ses actes en conformité avec ses idées.

La fulgurante carrière de Stig DAGERMAN illustre l'impossibilité, dans laquelle s'est trouvée la littérature prolétarienne suédoise après la guerre, de se renouveler — ce qui était pourtant pour elle la condition d'une véritable continuation. Elle s'est survécue, grâce aux gloires établies et à quelques apports : Björn-Erik Höijer (né en 1907), dont l'œuvre, sans être tragiquement désempérée, est restée mélancoliquement sceptique, avant de s'infléchir dans une autre direction ; Vilhelm Ragnar (également né en 1907), auteur de quatre romans intéressants et courageux, mais qui tomba brutalement dans l'oubli. Mais c'était insuffisant et la foi n'y était plus. Après ces bouquets finaux que sont la fresque de Moberg sur l'émigration (4 vol., 1949-1959) et l'autobiographie de Lo-Johansson (8 vol., 1950-1960), il faut bien se rendre à l'évidence : la littérature prolé-

tarienne suédoise meurt aux environs de 1960 et c'est Fridell lui-même qui en dressera l'acte de décès, en 1962, dans un roman totalement désespéré où l'on voit le héros jeter aux orties la Bible de toute une génération d'écrivains : *L'Aide mutuelle* de Kropotkine.

Après cela, la page est tournée. Des intellectuels radicaux prennent le relais pour des œuvres souvent courageuses : Sara Lidman (dont il est difficile de croire que *Gruvan*, 1968, ait pu être écrit avant la grève de Laponie), Kurt Salomonsson, Göran Palm et d'autres. Mais il n'est maintenant plus possible d'être un autodidacte, ni d'avoir la même foi — et donc d'être un écrivain prolétarien. Trop de promesses sont restées promesses ; trop d'injustices sont restées réalités. En outre, le progrès social et matériel a, d'une certaine façon, rogné les ailes à un prolétariat qu'il n'avait qu'incomplètement libéré. Sur ce point, les tenants de la révolution ont raison dans leur critique.

Mais il reste encore à prouver que la révolution puisse faire mieux, ce qui n'est évident ni sur le plan social ni sur le plan littéraire. Si, malgré ses imperfections et sa fin prématurée, la littérature prolétarienne suédoise est si stimulante, aujourd'hui encore, c'est qu'elle a donné voix à toute une catégorie sociale qui a pu croire que l'homme allait enfin pouvoir être maître de son destin. Il semble que, de l'aveu même des intéressés, l'occasion ait été manquée, du fait qu'il ne s'est pas trouvé, sur le plan politique, des hommes assez convaincus pour réaliser, contre vents et marées, l'audacieux programme contenu en filigrane dans tous ces livres. Mais ces livres, eux, demeurent ; libre à des hommes nouveaux de relever le flambeau.

Le cours de finnois pour débutants de Savonlinna 1976 : impressions d'une linguiste

par Anne-Marie Loffler-Laurian

1. — Traits généraux

A Savonlinna, lorsque deux étudiants se rencontrent pour la première fois, ils ne se demandent pas « d'où est-ce que tu viens ? » ni « tu fais quelles études », mais « pourquoi t'étudies le finnois ? ». On a l'impression que chacun est étonné de se lancer dans un tel apprentissage et manifeste sa surprise en voyant que l'autre en fait autant. Entre l'enseignante d'anglais qui vit déjà depuis un an à Helsinki et souhaite y rester et l'Américain, étudiant en linguistique, entre le diplomate roumain en poste en Finlande et la Suisse passionnée de lacs et de forêts, les points de contacts sont ténus. Mais tous vont participer à un même cours de langue. Et ont le même désir de progresser rapidement.

A la fin de la première semaine, une certaine inquiétude nous saisit. Vingt-quatre heures de cours, des conférences, déjà quelques rencontres avec des jeunes Finlandais, et nous sommes totalement incapables de produire le moindre élément conversationnel, et tout aussi incapables de comprendre la moindre affiche ou le moindre texte de journal. Nous apprenons les cours, nous faisons les exercices. A la fin de la deuxième semaine certains parlent un peu, d'autres s'inquiètent davantage. A la fin du mois nous parviendrons à reconnaître des termes et quelques énoncés. La phase active n'aura pas été atteinte réellement. Seuls ceux qui ont déjà vécu parmi des Finlandais arrivent à manier le vocabulaire et les structures avec quelque aisance. Est-ce à dire que leurs motivations sont plus fortes ? Il ne le semble pas. Parmi les néophytes, certains, très motivés, font d'énormes efforts. Il semble bien que malgré une méconnaissance totale de la langue, un bain linguistique préalable favorise l'apprentissage du finnois.

Un certain décalage s'instaure entre l'étude à orientation théorique, optique linguistique, et celle à orientation pratique : optique communicationnelle. La première tendance amène les étudiants à une réflexion passionnante sur le système de la langue, sur les rapports entre ce système et celui d'autres langues, mais avec un cruel manque de dialogues. La deuxième tendance pratique les dialogues, or, un manque de correction phonétique et de travail systématique des structures s'y fait sentir. Tout le monde utilise le laboratoire, mais peu et mal. Personne n'est tout à fait

satisfait par son cours ; pourrait-il en être autrement ?

Si nous apprenons une langue voisine de celles que nous connaissons déjà, nous possédons des points de repères grammaticaux ou lexicaux. Pour le finnois, personne ne dispose d'aucun « filet de protection » déjà connu. Bien plus que la méthodologie — peut-être critiquable par ailleurs —, c'est assurément une certaine angoisse devant l'inconnu qui inspire les réflexions des étudiants — l'angoisse de l'enfant qui a tout à apprendre, qui flotte dans un magma auditif — et intellectuel —, et à qui on aurait retiré sa « security blanket ». En réalité nous pouvions toujours communiquer en anglais, en allemand ou en russe avec les enseignants, et en anglais en ville, mais le désir d'apprendre le finnois était si fort qu'on se refusait cette sécurisation mentale.

L'inconnu à saisir, à comprendre, à retenir, à réemployer, à manipuler, l'inconnu est à chaque détour de phrase : on a beau comprendre une structure et une signification, immédiatement se présente la suivante, nouvelle et désespérante. Est-ce à dire que le rythme du cours est trop rapide ? Il paraît extrêmement difficile d'établir quel est le rythme optimum d'un cours d'été de langue. Etant tous de niveau universitaire, une cadence assez rapide aurait pu être préconisée ; mais la façon de vivre ce rythme d'apprentissage semble plus liée aux motivations de chacun qu'à ses capacités intellectuelles. D'autre part, assez tôt s'est posée la question de savoir si on apprend à lire ou à parler. Le rythme du cours devrait dépendre aussi du choix entre prédominance de l'écrit ou de l'oral.

Pour lire, il faut reconnaître, donc découper, pour parler, il faut reproduire. A l'écrit, on peut envisager de traduire, à l'oral la traduction est plutôt nocive. Le cours de Savonlinna essaye de maintenir l'équilibre entre les deux... apparemment. Bien que présentant des dialogues, la méthode utilisée privilégie dans l'usage qu'en font les enseignants, la lecture et la traduction. Mais le finnois, du fait de sa différence si grande avec toute autre langue généralement connue (différence qui s'estompé si on réfléchit sur des bases linguistiques mais qui semble flagrante au premier abord) ne permet peut-être pas un apprentissage de type audio-visuel. En effet, ce type d'enseignement, par lequel l'élève est directement

plongé dans les sonorités des conversations indigènes, semble requérir un nombre d'heures de cours (de pratique dirigée, systématique) nettement supérieur au nombre d'heures allouées ordinairement à un cours de type traditionnel. On peut toutefois soupçonner cette justification d'être présentée a posteriori là où aucune méthode absolument directe n'a encore été élaborée.

Pour concevoir, diriger, dispenser un cours intensif de langue, il est essentiel de savoir exactement quelle modalité de la langue on veut enseigner : langage écrit/langage oral, langage littéraire/langage courant, etc. On s'accorde actuellement à donner la préférence à un niveau de langue simple, mais l'hésitation semble planer entre écrit et oral. De là peut-être, les difficultés du choix méthodologique l'audio-visuel étant plus adapté à une pratique orale.

2. — La méthode d'enseignement d'O.NUUTINEN (1)

Que les premières pages de la méthode présentent un alphabet et la liste des chiffres pourrait n'être qu'un héritage formel des grammaires classiques. Mais la troisième page donne une liste de termes très courants, à retenir d'emblée, tels *kyllä* (oui), *ei* (non) *nyt* (maintenant), *tänään* (aujourd'hui), *eilen* (hier), *hyvä* (bon), *huono* (mauvais), *pieni* (petit), *iso* (grand), etc. Il est inquiétant de constater qu'on peut encore considérer un vocabulaire hors de tout contexte, des mots hors phrases, un « bonjour » indépendant d'une situation de rencontre entre deux interlocuteurs. Cependant, la méthode s'adressant à des adultes, l'auteur a pensé que pour des termes de grande fréquence, les situations devaient être évidentes et que ce serait un gain de temps appréciable que d'apprendre par cœur des listes. Pour effectuer le passage entre apprendre et utiliser, l'adulte est-il réellement avantagé par rapport à l'enfant ? Le gain de temps ne surgirait-il pas d'une excellente présentation de chaque élément plutôt que de leur accumulation ? En finnois, cela est particulièrement sensible du fait que nos oreilles non exercées ont tendance à entendre partout les mêmes suites de consonnes et de voyelles, et que nos lèvres ont un certain penchant à intervertir l'ordre des syllabes...

La première leçon véritable présente des objets en les désignant : *tämä on* (c'est), *tämä ei ole* (ce n'est pas), forme affirmative et forme négative, et en les situant dans l'espace : *tämä on*, *tuo on*, *se on*. La présence des trois distances au locuteur, ou des trois degrés de proximité à la sphère d'intérêt du locuteur, ne choque pas : on a quelque chose de semblable en espagnol : *aquí*, *ahí*, *allí* / *aca*, *alla*, et même en français : *ici*, *là*, *là-bas* (et même un quatrième terme : « *ici-là* » que l'on

entend souvent — distance moyenne ou faible, mouvement du doigt). Le verbe dit négatif ne choque pas. Deuxième leçon : l'inessif *-ssa/-ssä* et l'adessif *-lla/-llä*, quelques variantes vocaliques et consonantiques ; on comprend les vocaliques, on apprend les consonantiques. Troisième leçon, l'imperfectif. Les temps verbaux ne semblent pas poser de gros problèmes. Toute la grammaire finnoise paraît simple, on comprend tout parfaitement, et pourtant on doit fournir un immense effort pour mémoriser les leçons, c'est l'ambiguïté fondamentale du finnois que nous avons ressentie tout au long du cours.

A la quatrième leçon apparaissent le génitif *-n* et une postposition — *luona*, ainsi qu'une construction conjonctive par *että* et une désinence adverbialisante *-kin* avec sa variante négative *-kaan/-kään*. A partir de là, cette désinence *-n* va nous poser des problèmes. Pourquoi la retrouve-t-on liée à des postpositions de lieu telles *luona* ou *lähellä* ? Pourquoi croit-on la retrouver aussi dans l'illatif ? Sémantiquement y a-t-il une affinité entre « l'appartenance à » et « l'entrée dans » ? On voit bien comment les deux concepts sont liés, comme deux phases voisines d'un même contact. Est-ce que les désignations grammaticales sont en défaut (il faudrait un terme unique pour désigner *-n*, et indiquer ensuite les diverses valeurs que peut prendre cette désinence d'après le contexte) ? Est-ce que nous cherchons une logique là où il n'y a que rencontre hononymique ?

Alors que les six désinences locales ne semblent pas troubler les étudiants qui acceptent aisément l'idée qu'entre une désinence casuelle et une préposition, la différence n'est pas majeure : question d'ordre des éléments et de soudure graphique, le partitif, lui, laisse insatisfait. On connaît un partitif français *je bois de l'eau*, *juon vettä*, mais pourquoi le partitif après un nom de nombre, *kolme ihmistä* ? Par delà la langue, il faut certainement chercher l'explication dans la vision finnoise des *realia*. Alors que la culture française enseigne à dénombrer, la culture finnoise perçoit un ensemble dont on extrait une partie que l'on définit ensuite par sa grandeur. On est en face de deux visions inverses. De même, l'aspect achevé ou inachevé d'une action n'intéresse pas beaucoup le français : il exprime en général l'aspect par des périphrases — perfectif : *je courus*, *je cours*, *je courrai* / imperfectif : *j'ai couru*, *je suis en train de courir*, *je vais courir* —. Ce sont des créations relativement nouvelles dans l'histoire de la langue, et on ne peut considérer que l'aspect soit un élément déterminant dans le système verbal, tem-

(1) OLLI NUUTINEN, *Suomea Suomeksi I*, Helsingin Yliopisto, Suomen Kielen Laitos 1976.

porel, modal, du français. Pour le finnois, par contre, l'aspect achevé/inachevé, perfectif/imperfectif, peut être indiqué par l'emploi du partitif ou non sur le complément verbal (prédicatif) : *ostan auton / ostan autoa*. Cela dérouta d'abord l'étudiant ...qui s'aperçoit cependant que le français offre une possibilité d'opposition semblable au finnois : *je lis Balzac / je lis du Balzac, je vous aime / j'ai de l'amour pour vous*.

L'un des nœuds de la pédagogie des langues étrangères apparaît là : enseigner à s'exprimer autrement, ce n'est pas enseigner des correspondances, c'est souvent enseigner une autre vision du monde, un autre découpage de la réalité environnante. C'est pourquoi nous concevons mal un cours de langue qui ne s'appuierait pas sur des analyses sémantiques et conceptuelles et qui ne serait pas assorti d'un enseignement de la culture locale, non pas au sens folklorique mais en un sens philosophique, ethnologique, voire même métaphysique.

L'apparente absence de détermination du finnois inquiète également. Les catégories du défini/indéfini que l'on a en français, anglais, espagnol, etc. et même en hongrois, ne font-elles pas partie de la culture finnoise ? Lorsque la grammaire d'une langue ne présente pas un trait que l'on attend comme obligatoire, faut-il penser que ce classificateur n'existe pas tout simplement, ou bien faut-il chercher à en découvrir l'expression ailleurs ? C'est là un problème théorique que le linguiste doit résoudre quand il entreprend une description. Par delà la langue, la question posée est : les catégories sémantico-syntaxiques sont-elles universelles ou doivent-elles être redéfinies à l'abord de chaque langue nouvelle ? Ferons-nous table rase en rencontrant un autre peuple, ou bien utiliserons-nous notre acquis comme base de référence et de compréhension ? Il est évident que dans la réalité quotidienne, nous ne pouvons adhérer absolument ni à l'une ni à l'autre position...

3. — Conclusion

A quoi sert, et à qui sert un cours d'été de finnois ?

La difficulté et l'ambiguïté d'un cours d'été intensif de finnois pour débutants semble résider

dans la mauvaise définition des objectifs du public et de ceux du corps enseignant. Si les étudiants veulent généralement apprendre rapidement à s'exprimer et à communiquer avec les Finlandais, les professeurs ont tendance à mettre en avant la connaissance de la grammaire et des règles morphologiques. La théorisation, nécessaire à certains moments, pourrait n'être délivrée qu'à la demande. La conversation libre, fréquente, ennuierait certainement beaucoup moins les étudiants — qui en réclamaient — que les enseignants — qui détestent se sentir devenir trop simples. Les enseignants ont souvent besoin de ce public international pour approfondir leurs recherches linguistiques, les enseignés pourraient mettre à profit cette internationalité pour oublier ...leur nationalité. Les traductions d'œuvres littéraires finlandaises sont rares. Pour qui s'intéresse à la Finlande, il est difficile d'accéder à la littérature, à l'histoire, et à la vie quotidienne sans connaissance de la langue. Celui qui reste dans les villes peut parfaitement vivre en n'utilisant que l'anglais. Mais il lui sera impossible de s'entretenir avec tous, et surtout, il ne pourra pas comprendre l'esprit d'une civilisation qui ne peut s'exprimer en anglais (ou toute autre langue étrangère) que par une énorme quantité de silences et par une diction extrêmement monoligne. La culture passe par la langue, il faut donc passer par la langue pour atteindre l'esprit.

Avec un dépaysement total, l'étude du finnois permet aussi d'accéder à une civilisation ancrée dans la nature — l'une des étudiantes apprenait le finnois uniquement par goût des forêts et des lacs —, une nature que nous avons trop tendance à oublier sous nos latitudes « australes ». L'étude du finnois nous a montré quelle était la situation du nouveau-né qui a tout à apprendre, qui doit se fabriquer son système de classement, structurer ses connaissances. Comme lui, nous sommes nés à un monde inconnu, accessible grâce à un langage qui, finalement, ne l'oublions pas, fait partie d'une grande famille finno-ougrienne aux multiples ramifications.

Pour une méthodologie de l'étude de l'intonation en finnois

par M. Tukia

Avant toute tentative d'étude d'un phénomène aussi complexe que l'intonation, il me semble nécessaire de définir ce phénomène afin de mieux cerner l'objet de l'étude et de trouver une approche méthodologique adéquate.

Dans le sens habituel, on entend par intonation la variation de la mélodie de la phrase. Si on conserve provisoirement la notion de la phrase en son acception la plus générale, il faut noter que cette variation de la mélodie ne peut avoir lieu que dans une situation de communication. Ainsi l'intonation se superpose à la double articulation du langage et implique des éléments paralinguistiques qui y sont nécessairement présents. Elle fait intégralement partie du message perçu par l'auditeur.

Evidemment dès lors qu'on y inclut tous les phénomènes de la communication, la définition de l'intonation doit être réexaminée. La solution la plus facile serait alors de définir l'intonation par sa substance physique. On fait ainsi abstraction de son contexte de communication et de sa forme. La variation de la mélodie (aussi bien musicale que celle de la parole) étant une variation de la fréquence du son on aboutit à une définition phonétique : Intonation = variation de la fréquence du fondamental.

Cette définition présente plus d'un avantage pour l'étude de l'intonation. Avec un Mingograf on peut automatiquement séparer de ses multiples le fondamental et par une application de l'Echelle il est possible de calculer les fréquences des différentes parties du continuum sonore en Hz. Mais ici s'arrête la simplification permise et nous sommes de nouveau forcés de considérer les éléments ponctuels de la chaîne parlée. En effet, l'intonation implique le temps, et ce temps phonologique est composé d'une suite de phonèmes prononcés. Pour être reconnaissables les voyelles nécessitent un renforcement différentiel des formants. Cette variation des harmoniques (phonèmes vocaliques) est coupée par des bruits (consonnes). Mais en même temps que la variation des trois premières harmoniques permet l'identification des phonèmes, elle modifie la fréquence du fondamental. Cette variation est due aux cavités de résonances propres à chaque voyelle, et son influence sur la mélodie de la phrase est indépendante de la volonté du locuteur de réaliser un prosodème.

Ainsi chaque phonème vocalique a une hauteur et intensité individuelles qui varient en

fonction de ses formants (image acoustique). Les voyelles fermées sont prononcées avec une hauteur spécifique plus grande que les voyelles ouvertes. Par exemple pour l'anglais-américain (Lehiste) la différence de la hauteur spécifique, entre / i / 130 Hz et / o / 116 Hz est de 14 Hz. (Journal of the Acoustical society of America 33, 1961).

Cette propriété des voyelles nécessite donc une correction sur le contour intonatif détecté par le Mingograf. Comment serait-il possible autrement d'attribuer une augmentation de fréquence (visible sur le tracé), par exemple à une syllabe accentuée ou à un prosodème, car il peut toujours être dû aux contraintes acoustiques des phonèmes ? Mais peut-être serait-il possible de contourner ce problème au cas où la différence serait trop minime pour être perçue. Lehiste exige une précision de 1 Hz. dans la zone de fréquence entre 80 et 160 Hz. Toutefois cette précision semble excessive selon d'autres sources. Il semble qu'en allemand la rupture de la ligne mélodique de 3 Hz n'est perçue par personne et, qu'une différence de 6 Hz est perçue par 40 % des auditeurs et une différence de 9 Hz par 98 % des membres du groupe de contrôle.

Il semble donc qu'une limite de 4 à 5 Hz est pertinente ; peut-être même moindre, car plus l'augmentation de la fréquence est brusque, plus la variation mélodique est perceptible. Evidemment rien ne nous dit a priori que les écarts de la hauteur spécifique des voyelles du finnois seront aussi grands que ceux de l'anglais. Il n'est pas sûr que la perception linguistique des Finnois corresponde à celle des Allemands ; mais tant que le calcul de ces variations n'est pas réalisé, aucune démonstration sur les aspects fonctionnels de l'intonation du finnois, l'analyse acoustique servant de preuve, ne peut être considérée comme pertinente.

Ce problème, dû à la juxtaposition de l'intonation sur les phonèmes segmentables, se complique par le fait que les consonnes avoisinantes influent également sur les voyelles « porteuses de la mélodie ». Il apparaît, toujours selon les analyses de Lehiste qu'après une consonne non voisée la fréquence du fondamental de la voyelle suivante est nettement plus haute. Ce sommet de la fréquence est situé immédiatement après la consonne. En revanche, après une consonne voisée la fréquence du fondamental est plus basse

et augmente lentement pour arriver à son sommet au milieu du mot testé ex. / p / plus / i / = 191 Hz, / g / plus / i / = 160 Hz = 31 Hz de différence.

On conçoit aisément que les différences semblables, bien qu'ici il s'agisse des écarts maximaux de l'Echelle, doivent être corrigées pour étudier l'intonation. La même correction est nécessaire pour l'augmentation différentielle de la hauteur, par exemple sur les premières syllabes des mots elle est loin d'être sans signification dans l'analyse des accents ou dans la distinction thème / propos. Puisque les calculs sur les paramètres de la correction de la fréquence et l'intensité spécifique ont été réalisés pour l'anglais-américain, rien, à priori, ne nous empêcherait de les réaliser également pour le finnois. C'est ici, il me semble, la première étude expérimentale qu'on doit effectuer pour pouvoir mener à bien une recherche sur l'intonation.

C'est à cet effet, qu'on devrait composer un corpus, dans lequel chaque voyelle de la langue se trouverait dans un paradigme de paires minimales. Ceci pour éviter l'influence des consonnes avoisinantes sur la fréquence de la voyelle nucléaire (CVC). Le même principe est applicable dans le corpus permettant d'étudier l'influence des consonnes sur les voyelles. Ici c'est évidemment la consonne initiale qui varie. La voyelle et la consonne suivantes restent invariables. Les combinaisons syllabiques sont placées dans une position accentuée, c'est-à-dire sur la première syllabe de l'énoncé, qui porte en finnois « l'accent de la phrase ». En effet, l'étude qui décrivait les variations physiques de la fréquence*, indiquait que 80 % des sommets de la fréquence étaient situés sur les 2 premières syllabes.

Cette place est indispensable pour éviter que les variations de la fréquence, dues à l'influence de la chute mélodique dans la phrase énonciative, ne falsifient les résultats. Il me semble que la fréquence et l'intensité spécifiques des voyelles longues et des diphtongues, malgré la différence de durée et de transition sont presque les mêmes que pour les voyelles courtes. Mais pour en avoir la certitude il est préférable de réaliser au moins un corpus de contrôle lu par le même informateur que celui des voyelles simples.

Il va de soi que pour cette étude il est nécessaire d'employer plus d'un informateur pour éviter un accident dans la réalisation d'une occurrence. Le nombre de dix informateurs me semble convenir ; cela aussi bien pour la sûreté des résultats, que pour la facilité des calculs de moyennes en Hz et en dB. Je me proposerais donc d'étudier en premier lieu ce problème qui est préalable à toute étude de l'intonation.

Accent

Une fois la hauteur et intensité spécifiques soustraits de la ligne mélodique nous serons enfin en présence de la substance servant proprement à la réalisation des phénomènes suprasegmentaux. M. Martinet parle de cette substance de l'intonation dans les termes suivants : (E. de L.G., p. 78). « Cette mélodie du discours est donc, en un sens automatique, c'est-à-dire que le locuteur ne choisit pas entre sa présence et son absence. Bien que ses latitudes d'utilisation linguistique soient ainsi limitées, elle n'en joue pas moins un rôle dont la nature et l'importance varient d'une langue à une autre : seules certaines d'entre elles l'emploient sous forme d'unités discrètes, les tons, son utilisation à des fins contrastives pour la mise en valeur accentuelle n'est pas rare. On a intérêt à réserver le terme « intonation » à ce qui reste de la courbe mélodique une fois qu'on a fait abstraction des tons et des faits accentuels. »

Ce texte est intéressant parce qu'il souligne la nécessité de l'intonation et surtout pose le problème de l'accent par rapport à l'intonation, et invite à les distinguer l'un de l'autre. Pour illustrer l'interaction entre l'accent et l'intonation nous pouvons choisir comme exemple parmi les langues scandinaves le cas du finnois. A première vue cette séparation ne semble pas difficile puisque le finnois a un accent d'intensité qui remplit une fonction démarcative, si on l'en croit la tradition, comme l'affirme Paul Garde* : « le finnois possède un accent d'intensité » — « qui est fixe sur la syllabe initiale du mot ». Malheureusement il n'est pas simple d'enlever cet accent dit d'intensité des contours intonatifs. En décrivant les variations de la fréquence sur la syllabe accentuée des phrases énonciatives finlandaises il apparaissait clairement que l'accent était souvent marqué par la seule augmentation de la fréquence sur la syllabe accentuée et faisait ainsi partie de la substance acoustique de l'intonation. Très souvent les deux premières syllabes du mot accentué avaient une intensité égale, mais la première était marquée par une plus grande fréquence que la seconde. Les occurrences où la 2^e syllabe, non accentuée, avait une intensité plus grande que la première, plus élevée en Hz, n'étaient pas rares. Ainsi il n'est pas certain que l'accent finnois soit réalisé principalement par l'intensité. Il est sûr en revanche que la fréquence y joue un rôle aussi grand sinon plus. Peut-être

M. TUKIA

* Principaux aspects contrastifs de l'intonation dans la phrase énonciative française et finlandaise. 158 pages. 1974. Exemplaires dactylographiés.

* Accent, p. 65.

l'appellation « accent d'intensité » provient d'une perception subjective de l'effort articulatoire, ou bien d'une étude des mots pris isolément. En effet, si nous analysons un mot isolé, il peut porter l'accent de la phrase en tant que premier lexème du plus haut groupe rythmique non-fini.

Ainsi il faudrait effectuer des mesures plus précises pour déterminer le rôle exact de la fréquence et de l'intensité dans l'accent finnois. En ce qui concerne la durée en tant que trait distinctif de l'accent, elle semble être éliminée a priori, vu sa position phonologique. Il va de soi, qu'il est indispensable dans les vérifications de tenir compte des facteurs de correction dus à la hauteur et l'intensité spécifiques, qui peuvent considérablement changer les résultats. Un autre point tout aussi important est de convertir ses unités objectives en unités subjectives puisque le but de l'étude est aussi bien phonétique que phonologique. Ce sont ces deux facteurs qui permettent d'affirmer ou nier que la réalisation et la perception d'accent sont dues à l'intensité, et de même garder les variations de la fréquence au niveau de l'intonation. Seulement, tant que ces vérifications n'ont pas été faites il est impossible d'établir la nature exacte de l'accent en finnois. Cette recherche sur la hiérarchie des paramètres de l'accent suivra les principes méthodologiques établis par Mario Rossi dans ses excellentes études sur le dialecte Liguro-Emilien* ainsi que ceux préconisés par Ilse Lehisté.

Aspects phonologiques de l'accent.

Si l'hypothèse de l'accent d'intensité ne se vérifiait pas il serait nécessaire de considérer l'emploi phonologique de l'accent en finnois. En effet, il est indispensable de connaître l'accent pour pouvoir le soustraire du schéma intonatif. Or la confusion provient souvent du fait que l'accent utilise la même substance phonétique et que ses facteurs sont souvent similaires à ceux de l'intonation. L'imprécision terminologique ne fait qu'accroître la confusion. Si l'accent n'est pas marqué sur la 1^{re} syllabe il ne remplit plus une fonction démarcative (début du lexème et sa fin). Par conséquent il deviendrait un élément sous-jacent. Cette perte d'information sur les limites du lexème serait compensée par un surplus d'information donné dans le contour intonatif. Ce contour segmenterait le continuum sonore en unités plus grandes, porteuses de sens, et marquées par l'intonation. Le prosodème pourrait ainsi effacer la réalisation potentielle de l'accent du mot, ou bien favoriser sa réalisation par sa propre réalisation simultanée. (accent de la phrase = accent du lexème).

Cette possibilité de l'effacement de l'accent semble justifiée également par le fait que l'harmonie vocalique (assimilation progressive à partir du trait antérieur / postérieur de la 1^{re} voyelle) est en fait un procédé d'accentuation

négative. Ainsi la 1^{re} voyelle de chaque lexème impose sa marque sur les voyelles suivantes. De même dans bien des cas elle remplit la fonction d'accent démarcatif en limitant les unités lexicales. Cette hypothèse du lien étroit entre l'accent et l'intonation semble être justifiée aussi par l'existence de lexèmes accentués ailleurs que sur la 1^{re} syllabe. Ils sont souvent employés en tant que réplique ou commentaire d'un énoncé. (ex. epäilemättä = sans doute, esimerkiksi = par exemple, toivottavasti = espérons-le, valitettavasti = malheureusement, mahdollisesti = peut-être, no niin = voilà, voi voi = hélas. Outre qu'ils sont gênants pour une définition de l'accent finnois, comme accent fixe, ces lexèmes semblent indiquer l'existence d'une intonation spécifique propre à une phrase réplique. Je proposerais, dans l'étude phonologique de l'intonation finlandaise d'employer le terme accent (marqué par la fréquence) dans deux cas :

1) Comme terme indiquant l'augmentation de la fréquence participant à la démarcation d'un lexème à l'intérieur d'un groupe de souffle. (Ce groupe correspond à un contour intonatif spécifique). Ici l'augmentation de la fréquence devrait être soustraite du contour en question.

2) Pour les accents secondaires, qui existent dans les lexèmes de plus de trois syllabes, sur la 3^e ou 4^e syllabe et ensuite alternativement sur une syllabe sur deux. Ces augmentations de la fréquence doivent être également soustraites de l'intonation.

Il semble peu utile, dans une étude de l'accent liée à l'intonation, de discuter la nature de la syllabe. N'est-il pas suffisant d'accepter la division syllabique traditionnellement employée dans la métrique, et de considérer une syllabe par rapport à sa sonorité. (Jespersen). Si des difficultés pratiques apparaissent, la transition des formants pourrait servir de critère.

Je propose d'analyser comme faisant partie de l'intonation toutes les autres formes d'accent, surtout si elles sont réalisées par la variation de la fréquence. Exception faite des oppositions entre homonymes de type import op. import. En effet si l'on accepte le postulat que l'accent est un phénomène lié phonologiquement au mot, il paraît méthodologiquement justifié d'analyser les « accentuations » qui affectent plus d'un lexème en tant que manifestations de l'intonation.

Etude de l'intonation proprement dite.

La hauteur spécifique des voyelles et l'accent démarcatif une fois éliminés de la courbe intonative, nous sommes en présence de la substance

* Cf. par. ex. Mario Rossi, Sur la hiérarchie des paramètres de l'accent. in Proceedings of the sixth International Congress of Phonetique Sciences. Prague 1967, p. 779-786.

intonative proprement dite. Le corpus idéal à analyser serait, sans aucun doute composé de dialogues spontanés représentant les différents types d'énoncé émis par l'informateur dans la situation de communication. Les informateurs expriment des attitudes subjectives variées comme : questions, doute, affirmation forte, intérêt, colère, étonnement etc. à l'égard du message émis. Malheureusement les méthodes employées dans l'enquête phonétique, pour la délimitation des phonèmes ponctuels ne sont pas applicables à l'étude de l'intonation. Par conséquent il serait nécessaire de trouver une méthode d'analyse permettant de donner un sens phonologique à la variation du fondamental.

En effet, une hauteur donnée ou le temps d'une variation de la courbe du fondamental sur le tracé ne sont pas pertinents en soi. Deux courbes intonatives identiques dont la première se termine à 125 Hz. et la deuxième à 250 Hz. peuvent avoir une signification phonologique identique, alors qu'une différence de 40 Hz. suffit pour poser une question. Une différence peut provenir de l'écart entre la voix féminine et la voix masculine ou de l'âge ou de l'état de santé de l'informateur. Si la hauteur varie selon la fréquence du fondamental du registre, propre à chaque individu, indépendamment de son emploi linguistique, la forme de la courbe intonative varie pour sa part selon le temps de la parole. Pour fixer les prosodèmes, un des premiers problèmes est la formalisation des données absolues, en pourcentages, par rapport au fondamental usuel de l'informateur (la moyenne de fréquence des syllabes inaccentuées) et par rapport au temps. Il serait nécessaire de diviser l'échelle mélodique de la langue étudiée en quatre niveaux relatifs et d'y faire varier les courbes (prosodèmes) en fixant la hauteur relative de leur départ. Pour les intonations expressives il est peut-être nécessaire d'employer une échelle plus étendue pour fixer le rapport de l'écart au fondamental usuel.

Ces considérations nous imposent un paradoxe méthodologique. La première tâche d'une étude serait de trouver une intonation de base. Cette base serait un prosodème en quelque sorte non-marqué qui servirait de point de départ pour la recherche des oppositions ; oppositions effectuées par rapport aux énoncés complexes, expressifs, aussi bien qu'à l'égard des fragments de l'intonation de l'énoncé. Bien que les démarches déductives soient sévèrement critiquées par les intonologues comme Léon, c'est la seule voie qui paraisse réaliste.

A la question posée « Existe-t-il une intonation en finnois ? Nous pourrions ainsi donner une réponse. Si cette question porte sur la substance, déjà la hauteur spécifique des voyelles nous suffit pour répondre affirmativement. Sur le plan de la grammaire la question est plus complexe. Et c'est

sans doute la neutralisation de l'intonation montante dans la phrase interrogative par le morphème interrogatif *ko/ kö* qui a permis une généralisation hâtive sur la non-existence de l'intonation finlandaise. Mais cela n'a rien de spécifique au finnois puisque la même neutralisation existe dans des langues aussi diverses que le français et le japonais.

D'autre part, il semble que l'intonation ait un rapport de redondance à l'égard de la structure lexico-grammaticale. La fonction de l'intonation ne peut être mesurée selon la dichotomie : langue/discours que sur le plan de l'information lexicale et syntaxique ; et la fonction grammaticale de l'intonation apparaît ainsi par rapport au degré d'incertitude du message. Le message ne prend pas sa signification seulement dans la langue (morphèmes plus règles syntaxiques), mais c'est l'acte de la parole qui donne au message le maximum d'information dont il est porteur. Par conséquent, il est impossible de ne pas admettre les informations véhiculées par l'intonation dans la structure de la langue. L'intonation a, sur le plan de la langue, une puissance de restructuration unique aussi bien en ce qui concerne des lexèmes que des syntaxèmes. Ainsi une intonation de la phrase au lieu d'être sans signification linguistique est le facteur correctif qui donne son sens à un énoncé équivoque. Par exemple l'énoncé « il pleut » porte dans sa structure « sous-jacente » une possibilité de réaliser une interrogation par l'intonation exactement de la même manière que par un renversement lexical. C'est l'acte de la parole qui effectue un choix pour exprimer un des aspects potentiels de l'information totale inhérente à ses signifiants.

Il semble que le rôle linguistique de l'intonation soit d'autant plus important que l'information inhérente à l'énoncé demeure indéterminée ou équivoque. Ainsi, dans la pratique, l'étude d'un texte littéraire « surcodé » pourrait nous donner des indications sur l'intonation simplifiée et peu distinctive. Mais c'est seulement l'étude des énoncés imprécis du finnois parlé qui pourrait nous renseigner sur le rapport maximum entre structures grammaticales et intonation. Il n'est même pas nécessaire d'entrer dans les analyses syntaxiques théoriques pour démontrer que l'intonation joue un rôle fonctionnel. Par exemple un contour final montant, signifiant « continuation » remplace un lexème de coordination. Un fait aussi simple est une preuve de l'existence de l'intonation finlandaise et de son rapport avec la structure lexico-grammaticale. Evidemment, une déduction n'a pas de valeur démonstrative suffisante tant qu'on n'a pas procédé à la vérification expérimentale et perceptuelle, et il va de soi que pour être pertinente une analyse phonétique et phonologique ne doit pas confondre avec l'intonation les faits qui ne lui sont pas inhérents.

Quelques poissons et oiseaux dans la vie quotidienne et la pensée populaire danoises

par **Alain Aubert**

Le peuple danois manifeste un vif intérêt pour la Nature. Cette courte note ne prétend que mettre en relief certains aspects particulièrement significatifs des relations qui s'établissent au Danemark entre les **hommes d'une part, les poissons et les oiseaux d'autre part**. En janvier-juin 1970, je me suis livré à une première enquête sur l'ethnozoologie danoise. Mes collègues de l'Aquarium de Copenhague ont été mes principaux informateurs ; je me suis également adressé à nombre de professeurs, directeurs d'école, instituteurs, étudiants et écoliers, ainsi qu'à des pêcheurs du port de Copenhague.

Le Danemark est essentiellement constitué d'une presqu'île, le Jutland, et d'une quantité quasi-innombrable d'îles et d'îlots de toutes dimensions. La pénétration de la mer en d'innombrables baies et fjords, la présence d'une multitude d'îles et d'îlots, l'existence d'une succession de détroits (Skagerrak, Kattegat, Øresund, Grand Belt, Petit Belt) faisant communiquer la Mer du Nord avec la Baltique, ont de tout temps favorisé l'épanouissement d'une intense vie maritime. Le pays possède 7.400 km de côtes, alors que sa frontière terrestre avec l'Allemagne n'est que de 67 km ! On conçoit facilement, dans ces conditions que les poissons de mer jouent, dans la vie de ce pays, un rôle de premier plan. La pêche s'y est énormément développée depuis le Mésolithique jusqu'à l'époque contemporaine. Il est particulièrement significatif que le Conseil International pour l'Exploration de la Mer ait son siège au Château de Charlottenlund, près de Copenhague.

LES POISSONS

Les Danois consomment beaucoup de poissons, mais relativement moins que les Suédois et les Norvégiens. Dans les poissonneries, on trouve, en février-mars, de la morue fraîche (**Gadus morhua** ; dan. : Torsk), du hareng (**Clupea harengus** ; dan. : Sild), de la plie (**Pleuronectes platessa**), etc... Par contre, les poissons d'eau douce n'entrent que pour une faible part dans l'alimentation. Il nous paraît intéressant de nous arrêter ici quelque peu sur le cas de cinq espèces de poissons qui jouent un rôle important dans l'ichthyologie populaire : la morue, le hareng, le lompe, l'able et le Roi des harengs. A propos de chacune d'elle, nous relèverons, soit des expressions ou désignations populaires significatives, soit des usages ou coutumes particulièrement caractéristiques.

La morue, **Gadus morhua**, Torsk en danois, occupe une place de choix dans l'ethno-ichthyologie danoise. Elle est très commune en hiver dans la Baltique et dans l'Øresund à Copenhague. En automne-hiver, et surtout au début du printemps, les morues se rapprochent des côtes. On peut alors les pêcher à la ligne comme je l'ai vu faire dans le port de Copenhague.

C'est le poisson le plus souvent mangé. Une tradition spéciale veut qu'on en prépare pour le réveillon du jour de l'an. Les Danois sont très friands des œufs de morue. Ils consomment les deux grappes ovariennes sous le nom de « bukser », ce qui signifie « pantalons ». Les « bukser » se mangent frais ou fumés. On les fait frire à la poêle avec un filet de beurre.

Un poisson aussi commun dans les eaux danoises a nécessairement donné lieu à de multiples observations de la part des pêcheurs. Ils savent que les morues sont très cannibales et que les cirres de pelviennes tâtent le fond pour exercer un rôle sensoriel de détection.

Plusieurs expressions populaires se rattachent à ce poisson :

- torskedum : bête comme une morue (1)
- torskefangst : pêche à la morue
- torskelevertran : huile de foie de morue (de tran : huile de poisson lever : foie)
- torkerogn : roque, ou ovaire de morue.

Le hareng, **Clupea harengus**, Sild en danois, est aussi un poisson très important. Il fournit nombre d'expressions populaires et de composés :

- død som en sild : raide mort (mot à mot : mort comme un hareng)
- så tæt som sild i en tønde : serrés comme des harengs en caque
- sildeben : arête de hareng (mot à mot : os de hareng), d'où : sildebenmønster : chevron (mot à mot : modèle en forme d'arêtes de hareng)
- sildefiskeri : pêche au hareng, et silderøger : fumerie de harengs.

(1) Du er en torsk : Tu es une morue (tu es bête). « Morue » comme injure n'a pas la même signification que dans la langue populaire française ! « Morue » en danois signifie simplement « idiot ! »

Mentionnons encore sildeglimt (éclat des harengs), sildemel (farine de hareng), sildesalat (salade de hareng) et sildestime (banc de harengs, de stime : foule, banc).

L'importance de ce poisson se mesure à l'étendue du vocabulaire qui s'y rapporte. Il existe plusieurs sous-espèces et races de harengs (*Clupea harengus*), caractérisées par leurs nombres respectifs de vertèbres. Ces différentes races se distinguent difficilement à première vue, au seul examen externe. De plus, leurs aires de peuplement se recoupent plus ou moins. Or, les pêcheurs danois ayant une longue expérience savent effectuer facilement la discrimination entre les races de harengs.

Le lompne ou cycloptère, ou lièvre de mer, est désigné par le terme scientifique *Cyclopterus lumpus*. Son nom danois est Stenbider (2).

Ce gros poisson se vend frais, salé ou fumé. Il est facile de s'en procurer en mars à Charlottenslund. Il se mange principalement au Danemark, en Islande et en Allemagne du Nord.

Selon B. J. MUUS et P. DAHLSTRØM, « la chair aqueuse et gélatineuse, n'attire plus qu'une clientèle restreinte. Les œufs, traités en saumure avec des aromates et teintés de noir, sont connus sous le nom de « perles du nord » en Islande, de kaviar au Danemark et de « Deutsches Kaviar » en Allemagne. Rappelons qu'en français, on désigne encore ce poisson sous les noms de « mollet » ou de « Gros Seigneur ». Selon mes informateurs, on ne mange que le mâle. La femelle est trop aqueuse, à chair lâche. Les lompnes viennent, avec le printemps, en eau peu profonde. Ils sont très communs dans le Limfjord et le Grand Belt près d'Aarhus.

L'able, *Leucaspis delineatus*, se nomme en danois « Regnløje ».

Ce petit Cyprinidé d'eau douce, dont l'aire principale d'extension recouvre l'Europe orientale, atteint le Danemark vers le Nord. Son nom signifie « ablette de pluie » (de regn pluie løje ablette). On pensait, en effet, autrefois qu'il était apporté par la pluie, né de la pluie.

Le Roi des harengs, *Regalecus glesne*, en danois « Sildekonge », peut atteindre jusqu'à 7 m de long. Il est très rare. Son régime est planktonivore. Sa rareté, sa grande taille, son allure étrange, ont depuis longtemps impressionné les anciens pêcheurs scandinaves qui l'ont nommé « Roi des harengs ». Ils pensaient qu'il dirigeait les harengs et que ces derniers devaient arriver en grand nombre à sa suite. Il annonçait donc une pêche abondante et sa rencontre avait ainsi un sens prémonitoire. Voici ce qu'en disent MUUS et DAHLSTRØM : « Chez le régalec, ou Roi des harengs, *Regalecus glesne*, qui atteint 7 mètres de long, les premiers rayons de la nageoire dorsale forment

une aigrette singulière faisant penser à une couronne. On en trouve de temps à autre échoués sur les plages, ce qui est considéré comme un bon présage pour une pêche au hareng fructueuse ».

Ainsi, trois éléments seraient à la base de cette croyance :

- la rareté du régalec,
- sa taille impressionnante,
- sa morphologie céphalique donnant l'impression d'une couronne.

Il y a souvent intérêt à comparer la dénomination savante et la désignation populaire, dans le but de mesurer l'importance relative attribuée par l'esprit humain aux différents caractères spécifiques. La forme rubannée n'a pas été sans frapper les zoologistes. Le terme ancien de Téniosomes :

(de *Tænia*, rubân + *Soma*, corps) le montre clairement.

D'autre part, les éléments de coloration (orangé de la couronne et des nageoires, teinte argentée des flancs) convenaient fort bien à un « Roi ». Ce qui explique à la fois la désignation zoologique *Regalecus* et le terme danois « Sildekonge ».

A un élément dimensionnel important, la longueur totale, s'ajoutent donc la souplesse, la coloration et aussi la rareté. De tous ces éléments, il semble que la couronne soit le plus important. Les nageoires pelviennes aussi, par leur forme et leur couleur, ont pu évoquer dans l'esprit des marins des éléments royaux. Le long corps rubanné figure une traîne.

Selon A. SCHOTZ, la légende ne repose sur aucune base éthologique sérieuse, le régalec ne contractant aucune association interspécifique avec les harengs.

Les habitants des îles Feroë passent pour traditionalistes ; BØETIUS me raconta, à ce propos, l'histoire suivante : Au cours d'une mission aux Feroë, il eut la bonne fortune de capturer un régalec. A cause de la rareté de l'espèce, il s'en réjouit. Mais les pêcheurs déclarèrent que cet animal portait malheur et qu'il fallait le jeter par-dessus bord. Leur frayeur était grande et BØETIUS fut obligé de cacher son « Roi des harengs »

(2) Stenbider : (mot à mot : celui qui mord les pierres) ou plus exactement « qui mord aux pierres », c'est-à-dire qui s'y attache. En effet, au bout de 4 jours, il se développe chez les jeunes qui sont sortis de l'œuf, une ventouse qui leur permet de s'attacher aux plantes marines ou aux pierres. Dès qu'ils ont pris l'apparence des adultes (les petits sont verdâtres, les adultes mâles gris-bleus, les femelles adultes gris-brun), ils disparaissent en eau plus profonde.

pour pouvoir le rapporter à Copenhague ! Les anciens Norvégiens disaient autrefois que si l'on blessait le « Roi des harengs », on s'exposait à une mauvaise pêche.

Les cinq exemples choisis illustrent bien l'importance prise par les poissons dans le folklore et la vie quotidienne au Danemark. Nous avons vu que la pêche se trouve grandement facilitée par la situation du pays, entouré par deux mers et de nombreux détroits. Les espèces pêchées varient avec le lieu et la saison. Ce sont les patrons-pêcheurs qui possèdent la majorité des bateaux, mais il importe de souligner qu'une partie de la prise sert à la rémunération de l'équipage et que celui-ci doit contribuer à certaines dépenses communes, selon certaines règles nettement définies, basées sur de vieilles coutumes. Ces règles varient avec la région considérée. La pêche a lieu pratiquement toute l'année. Dans les ports de pêche importants, la vente du poisson aux enchères se pratique communément. Une recette a fait la célébrité du Danemark sur le plan gastronomique. Le « foie de morue à la danoise » se prépare dans l'île de Bornholm. Il est bien connu sur le marché français. Il s'agit d'une préparation qui permet de conserver le foie dans son huile. Le poisson d'eau douce présente naturellement une importance bien moindre, bien que l'ésociculture assure cependant l'élevage et la reproduction du brochet dans 650 viviers. N'oublions pas, enfin, au cours de cette brève étude sur les poissons du Danemark, que certaines espèces ont laissé leurs noms en toponomastique. Selon BØETIUS, l'anguille, *Anguilla anguilla*, a donné son nom à la ville de Aalborg, au nord du Jutland et à la ville d'Aal en Jutland occidental. L'anguille se dit en effet Ål, et en ancien danois aal.

LES OISEAUX

Le respect des Danois pour la Nature leur a permis de conserver une riche faune ornithologique. La protection des oiseaux se manifeste par une vieille coutume dont l'origine est certainement fort lointaine. A l'époque de Noël, on place des gerbes d'avoine dans les jardins ou des morceaux de lard pour que les oiseaux puissent s'en nourrir. Bien entendu, on fait aussi grand usage des boîtes où les mésanges (en danois Mejse) peuvent établir leur nid.

Nous choisirons cinq espèces d'oiseaux pour illustrer de façon concrète cette courte introduction à l'ethno-ornithologie danoise : le coucou, la cigogne, l'engoulevent, le jaseur, le cygne.

Le coucou, *Cuculus canorus*, Gøg, Kukmand ou Kukkert, a donné lieu à une foule d'expressions pittoresques et savoureuses :

- Alle fugle ere ikke høge, men somme gøge : tous les oiseaux ne sont pas des buses, mais certains sont des coucous.

• Kukmanden raaber paa sit eget navn : le coucou crie son propre nom.

La signification du chant du coucou variait avec les points cardinaux :

Coucou de l'Est (Østgøgen) = coucou de consolation (Trøstgøgen).

Coucou du Sud (Sydgøgen) = coucou de mort (Dødgøgen).

Coucou de l'Ouest (Vestgøgen) = coucou de chance (meilleur) (Bedstgøgen).

Coucou du Nord (Nordgøgen) = coucou des soucis (Sorggøgen).

• Være utaknemlig som en gøg : être ingrat comme un coucou. Cette expression prouve la connaissance des mœurs parasitaires du coucou par les paysans d'autrefois. Elle traduit une connaissance précise de la biologie du coucou.

On appelait le coucou le « garçon boulanger » à cause de son dos gris, recouvert d'un voile poudreux. Quant à la sécrétion gluante de la cicadelle écumeuse, elle s'appelle « crachat de coucou ».

Plus étrange est la dénomination de raie de coucou (Gøgerokk) qui s'applique à la raie, *Raia fullonica*, qu'on pêche dans le Skagerrak.

La cigogne blanche, *Ciconia ciconia*, Hvid stork, est bien connue à Ribe, la « ville des cigognes », dans le sud du Jutland.

Autrefois, les petits enfants déposaient un morceau de sucre sur le rebord de la fenêtre. Ils pensaient que la cigogne viendrait le prendre et leur apporterait un petit frère ou une petite sœur, en revenant d'Égypte.

L'engoulevent, *Caprimulgus europaeus*, Natravn, a donné lieu à une étrange croyance. On disait autrefois que si on voyait en vol la tache blanche de ses ailes, on pouvait changer de sexe !

Son nom danois signifie « Corbeau de Nuit ».

Le jaseur de Bohême, *Bombycilla garrulus*, Silkehale, se reconnaît facilement à sa huppe et à l'extrémité jaune de sa queue (silk : soie ; hale : queue). J'en ai observé une petite troupe le 28 février 1970, dans la matinée, sur de jeunes hêtres près du château de Charlottenlund. Le Danemark n'est pas compris dans son aire de nidification, mais dans son aire d'hivernage. Il habite normalement le nord de la péninsule scandinave et la Finlande. La présence au Danemark indique donc l'arrivée des grands froids. On sait qu'en d'autres contrées, où il apparaît très rarement, il est considéré comme un présage de guerre ou autre calamité.

Nous terminerons avec le cygne, *Cygnus sp.* Le cygne, en danois Svane, figure dans les armoiries du royaume de Danemark. Il symbolise la province de Stormarn. Il fut introduit au 15^e siècle, en même temps que les lions du Slesvig et la feuille d'ortie du Holstein.

Un quartier nord de l'agglomération de Copenhague porte le joli nom de « Svanemøllen », c'est-à-dire « le moulin du cygne ».

Au terme de cet exposé succinct, nous pouvons être assurés que les poissons et les oiseaux jouent un rôle à la fois multiforme et déterminant dans la pensée traditionnelle danoise. Il s'y ajoute pour les poissons une intense activité économique présentant de multiples incidences dans l'activité générale et la vie quotidienne du pays. La considération des proverbes, expressions populaires et dictons, inspirés par les mammifères nous aurait livré une documentation d'une grande richesse.

Indéniablement, les animaux fournissent un apport fondamental à la culture danoise traditionnelle et actuelle.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

DANMARKS Dyreverden, redaktion Hans Hvass, I., II., Rosenkilde og Bagger, 1970.

LA COUR (T.). Gøg, Stork og Svale, I sagn og tro, Copenhague, P. Haase, 1938. P. Haase og søns forlag, København.

MUUS-PEDERSEN (J.) - « Nordenfjord ». Copenhague Gildendahl, 1952.

TRESCHOW (P. O.) - Les décorations danoises, in Le Danemark, Manuel officiel, Service de Presse et d'informations, Ministère des affaires étrangères, Copenhague : 20-22, 1965.

VAN DEN BRINK (F. H.) JENSEN (B.) STRANDGAARD (H.) - Europas Pattedyr., København, G.E.C. Gad, 1967, 210 p.

« Vort Lands Dyreliv », skildret af danske zoologer. Copenhague, Gyldendal, 1949. (Zoologie des animaux du pays, décrits par des zoologistes danois).

Les publications de Dansk Vildtforskning, publications annuelles de la Station de Recherches Biologiques du Danemark.

POUR LES POISSONS :

MUUS (B. J.), - DAHLSTRØM (P.). Havfisk og Fiskeri i Nordvesteuropa. Copenhague, G.E.C. Gad, 1964.

MUUS (B. J.) - DAHLSTRØM (P.). Guide des poissons de mer et pêche. Neufchâtel - Delachaux et Niestlé, 1966.

MUUS (B. J.) - DAHLSTRØM (P.). Europas Ferskvandsisk. Copenhague, G.E.C. Gad, 1967.

MUUS (B. J.) - DAHLSTRØM (P.). Guide des poissons d'eau douce et pêche. Neufchâtel - Delachaux et Niestlé, 1968.

NOTE : Les quatre ouvrages cités ci-dessus sont essentiels pour une bonne connaissance des poissons européens et en particulier scandinaves. Par ailleurs, je tiens la plus grosse part de ma documentation de mes collègues et amis danois et de nombreux informateurs. Il me faut citer surtout : E. DAHL ; K. et P. RAM-LØV ; A. SCHIØTZ ; V. JESSEN et J. BØETIUS.

IMPRIMERIE



IMPRESSION NOIRE - COULEUR - RELIEF

TOUS LES TRAVAUX COMMERCIAUX
— ET PUBLICITAIRES —

— LANGUES ÉTRANGÈRES —

14, RUE DE PARADIS, 705010 PARIS

TEL. : 824.80.45 et 246.89.86

DOCUMENTS ET COMPTE-RENDUS

BIBLIOGRAPHIE

ETHNOLOGIE

FORMATION DE L'ÉLEVAGE DE RENNES A GRANDS TROUPEAUX CHEZ LES NENTSYS DE LA TOUNDRA par I. I. Kroupnik. *Sovietskaïa Etnografia* N° 2. Moscou, 1976 pp. 55-59; 2 figures, 1 tableau. Bibliographie. EN RUSSE. (résumé succinct en anglais).

Après avoir souligné le rôle primordial de la renniculture dans l'économie des peuples de l'Eurasie septentrionale, l'auteur se propose de nous exposer un problème jusqu'à présent jamais bien élucidé : celui du passage d'une activité pauci-rennicole de chasseurs-pêcheurs semi-nomades à une véritable organisation économique de l'élevage, orientée vers un but essentiellement alimentaire.

Quelles raisons conduisirent, il y a un peu plus de trois siècles, des peuples vivant de la chasse au renne sauvage et de la pêche, à abandonner progressivement un mode de existence auquel ils étaient adaptés depuis la plus haute antiquité ?

On peut dire que, jusqu'au premier tiers du XVIIIème siècle, les Nentsys d'Europe, peuplant les toundras septentrionales de la Russie, ne pratiquaient qu'un élevage d'appoint dont la fonction essentielle était de fournir des rennes de transport — bâtés, montés ou attelés de traîneaux — lors des migrations saisonnières. Exceptionnellement, on pouvait en abattre dans un but sacrificiel, mais il était tout à fait inhabituel de consommer la viande ou le lait de renne domestique. L'alimentation, l'habillement et la peau recouvrant la tente étaient tirés de la faune sauvage alors très riche en rennes. Une situation analogue s'observait chez la plupart des peuples sibériens, tant parmi les Samoyèdes (Nentsys orientaux, Entsys, Nganassans) que chez les altaïques (Dolganes) et les Paléoasiates (Tchoukhtches, Koryaks et Youkaghirs).

A partir du XVIIIème siècle, on assiste à l'accroissement de plus en plus rapide du

cheptel rangiférien. Auparavant, une famille ne disposait que de quelques bêtes et un troupeau de cent têtes de bétail était considéré comme tout à fait exceptionnel. Or, à la fin de ce siècle, non seulement un tel chiffre représente une valeur moyenne mais il tend à s'élever encore, pour atteindre 1000 et plus. Curieusement, il semble qu'une certaine inadéquation aux nouvelles formes d'élevage ait caractérisé l'économie nentsy de cette époque; car on continue de se nourrir exclusivement de viande de renne sauvage, de gibier et de poisson sans oser toucher au troupeau, comme si les anciens interdits visant à limiter l'abattage dans un but sans doute pragmatique, constituaient à eux seuls une barrière infranchissable.

A l'origine de ce croît brutal du cheptel, on peut envisager un ensemble complexe de facteurs d'ordre écologique, politique, économique et social.

On sait que les oscillations climatiques ont une incidence directe sur la biologie du renne : un abaissement de la température agit favorablement sur lui, alors qu'il supporte mal au contraire une élévation thermique qui le rend plus vulnérable aux insectes hématophages. Or, on relève deux périodes de refroidissement qui s'étendent respectivement de 1570 à 1650 et de 1720 à 1830. Si la première, qui coïncida avec la grande époque de la conquête de la Sibérie, vit ses effets atténués par les heurts entre aborigènes et colons russes, la seconde, survenant en un moment de relative stabilité politique et en tout cas marqué par la fin des luttes fratricides inter-tribales et inter-ethniques, favorisa la réorganisation sociale des Nentsys. Le clan primitif était caractérisé par un certain égalitarisme qui fut bouleversé par le développement des grands troupeaux, dès lors il y eut de riches propriétaires pour exploiter les moins pourvus.

Toutefois, une phase transitoire d'assez longue durée suivit cet accroissement du cheptel, au cours de laquelle on assista à la diminution du nombre des rennes sauvages qui trouvaient de plus en plus dif-

facilement leur pâture du fait de la présence compétitive dans la toundra, de troupeaux de rennes domestiques qui les remplaçaient peu à peu dans l'écosystème. Ce bouleversement de la biocénose finit, par entraîner une rupture radicale des Nentsys avec leur mode de vie traditionnel : ne trouvant plus dans la faune rangiférienne sauvage de quoi se nourrir, se vêtir et se couvrir, ils furent contraints de « faire le saut » et se livrèrent à l'abattage systématique. Sans doute furent-ils encouragés par l'exemple des Komis-Zyriènes, « Ijemtz » qui présentaient déjà à la même époque un type de renniculture extensive très florissante. Parallèlement on put constater une poussée démographique, la population étant passée de 1360 habitants au milieu du XVI^{ème} siècle, à 5235 en 1926, chacune de ces deux valeurs semblant optimale tant pour le stade initial de chasseur-pêcheur que pour le stade final d'éleveur de rennes à grands troupeaux.

Article bien documenté, d'une lecture aisée et abondamment fourni en références bibliographiques, l'auteur ne perd jamais de vue les problèmes généraux de l'ensemble euro-sibérien. On regrette, toutefois, d'en rester pour la démographie, aux données de 1926.

C. M.

LES FRONTS LITTÉRAIRES DE LA GUERRE CIVILE (1918) EN FINLANDE

Maria-Liisa KUNNAS : *Kansalaissodan kirjalliset rintamat eli kirjallista keskustelua vuonna 1918* (Les fronts littéraires de la guerre civile (1918) en Finlande). Vaasa, 1976.

Alors que l'engagement de la Finlande aux côtés de l'Allemagne nazie a déjà fait couler beaucoup d'encre, la Guerre Civile, 1^{er} Acte de la tragédie finlandaise du 20^{ème} siècle, est recouverte d'un pudique voile d'oubli.

Le mérite essentiel de cette étude est de tenter d'élucider le comportement des écrivains finlandais durant la période trouble qui va de la Révolution russe de Mars 1917 à la fin de 1918 (la Guerre Civile a éclaté en Janvier). L'auteur passe au crible toute la production littéraire de l'époque, y compris pamphlets, quotidiens, revues,

correspondances privées et progressivement se dessine le paysage littéraire d'une crise nationale.

Si en l'absence de génération « prolétaire » d'écrivains, un engagement massif s'est fait en faveur des « Blancs », quelques rares mais fortes voix prônent tolérance et humanité : celles de romanciers (F. E. Silanpää, Joel Lehtonen) ou dramaturges (Maria Jotuni) pour qui la consécration avait marqué une rupture avec les origines (p. 241). Et si l'étiquette d'écrivain « blanc » se justifie par une double préoccupation de lutte contre l'envahisseur russe et contre le péril intérieur « rouge », le pluralisme reprend ses droits au temps de la répression (cf. le désarroi d' Arvid Mörne, p. 176)

Autre ambition louable, de réalisation plus délicate, Maria-Liisa Kunnas s'efforce de montrer l'influence exercée par les écrivains sur l'opinion publique durant et après la guerre. Un chapitre central (« L'échec du libéralisme ») inventorie les matériaux dont les intellectuels disposeront pour une lente reconstruction. Sans doute n'est-ce pas un hasard si dans les années 20 la critique sociale la plus virulente provient non des « Tulenkantajat » (« Porteurs de feu ») débutants mais de leurs collègues de la minorité suécophone (Diktonius et Olsson) moins touchés par la faillite de l'idéal progressiste.

L'exposé d'une influence aussi déterminante de la classe littéraire sur l'ensemble de la société n'est convaincant que si on garde en mémoire le rôle joué par les intellectuels dans l'éveil national du 19^{ème} siècle.

Dans cette étude dense et détaillée, qui se veut plus catalogue qu'exégèse, les points de repère sont certes très dispersés pour le lecteur français ; il ne manquera pas d'être touché au passage par la naïveté récupératrice d'un Koskenniemi (Universitaire et poète classiciste) qui, introduisant « L'armée nouvelle » de Jaurès, prétend opposer son « clair esprit latin » — « bien que socialiste » — au « verbiage surexcité des bolchéviques » (p. 208-209).

L'ouvrage vaut enfin par sa riche illustration en photographies, portraits et affiches d'époque.

M.M. J. F.

FILMOLOGIE

DERSOU OUZALA Film en couleurs d'Akira Kurosawa avec Maxime Mounzouk et Youri Solomine. Tourné en U.R.S.S. en 1975. Oscar américain du meilleur film étranger en 1976.

Rien n'est plus vain que de raconter un film, celui-là plus qu'un autre sans doute. Tel n'est pas non plus notre propos. Imaginons la taïga, quelque part sur les rives de l'Oussouri, au début du siècle. Un officier russe en mission topographique, rencontre un chasseur *gold* e qui devient son guide. On pourrait parler de la rencontre de deux mondes et reprendre l'opposition eculée entre *ratio* et *traditio*. Ce serait encore plus inexact. S'il y a acculturation, le plus acculturé des deux c'est bien le Russe qui trouve, dans ce « sauvage » un ami et un maître. Il ne peut se départir, noblesse oblige, d'un rien de condescendance, de pitié amusée devant les fantasmes — ou ce qui lui semble tel — du « primitif ». Celui-ci a pourtant toujours raison, qu'il prévoi la fin d'un orage en prêtant l'oreille aux chants des oiseaux, qu'il décèle dans l'empreinte d'un pas l'identité de l'homme qui l'a faite, qu'il vienne à bout des éléments déchainés, qu'il

soit averti de sa mort prochaine. Dersou « sait » parce qu'il sait encore observer. Il a, par peur, tué « *amba* », le tigre dans la terminologie golde. Or *amba* c'est l'ancêtre mythique, le totem clanique. Le contrat est dès lors rompu entre l'homme et la nature. Celle-ci se venge en le rendant à demi-aveugle — infirmité qui équivaut à une condamnation à mort, dans la taïga. Après une vaine tentative d'adaptation à la vie citadine russe, le chasseur va s'offrir à la forêt, on le tue pour lui ravir son fusil désormais inutile. Cette oblation n'a rien de mystique, on n'est pas dans le monde de l'esprit mais des esprits. Avant même de parler cosmogonie, l'homme et l'animal entretiennent des rapports de commensalité dans cet univers circulaire où chacun sait qu'il doit tuer pour survivre mais non point l'inverse.

Interprétation magistrale, dans un décor qu'on n'a malheureusement pas la possibilité de parcourir comme on le voudrait, celui de la forêt de Sibérie extrême-orientale c'est une excellente leçon d'ethnologie donc d'écologie qu'on souhaite revoir. Quand l'âme russe s'allie à l'art japonais on peut s'attendre à de tel chef d'œuvre.

C. M.

SUMMARY AND ABSTRACTS

POLITIC AND SOCIOLOGY

Olof Palme's fall and the French Press,
by **Lars Strömberg**

By reading French newspapers, a Swedish Author observes that the articles concerning Olof Palme's fall are based more on feelings than on a critical analysis. This Press reflects better the political and social situation of France than the event which it claims to describe in Sweden.

LITERATURE

Edith Södergran and Nietzsche
by **M.M. Jocelyne Fernandez**

For the great Finno-Swedish writer, nowadays considered as the introducer of poetical modernism in the Northern countries, the (posthumous) meeting with N. was indeed an essential stage towards the clear consciousness of their basic dualities or even the similarity of their kinship and proceeding: two « Heimathlosen » in search of a world to apprehend and a future to build.

On a few Finnish Works translated into French in 1972-73
by **J. J. Fol.**

The Swedish proletarian Novel
by **Ph. Bouquet**

LINGUISTIC

The Finnish course for beginners of Savonlinna
by **A. M. Loffler-Laurian**

A Methodological approach of the Intonation in Finnish
by **M. Tukia**

A methodological, discussion about the study of intonation; its relations with stress and its linguistic functions, as well as identification of inherent constraints of intonation and intrinsic pitch.

ETHNOZOOLOGY

A few Fishes and Birds in Danish daily life and popular thought.

by **A. Aubert**

DOCUMENTS AND REPORTS

a) BIBLIOGRAPHY

The rise of large-scale reindeer-breeding among the Nenets of the Tundra

The literary fronts of the Civil War in Finland (1918)

b) FILMOLOGY

Dersou Ouzala

VOTRE ABONNEMENT ARRIVE A EXPIRATION, REABONNEZ-VOUS EN UTILISANT CE BULLETIN

BULLETIN D'ABONNEMENT à retourner au
Centre de Recherches Inter-Nordiques (C.R.I.N.)
28, rue Georges Appay 92150 SURESNES

Abonnement simple : 1 an (4 numéros) : France : 85 francs
Etranger : 100 francs

Abonnement de soutien : : 200 francs

Nom :

Prénom :

Profession :

Adresse N° Rue

Ville

Code postal Date

Règlement par : (*) Chèque bancaire
 Chèque postal **22 171 55 G PARIS**
 Mandat

(*) *Cocher la case correspondante.*